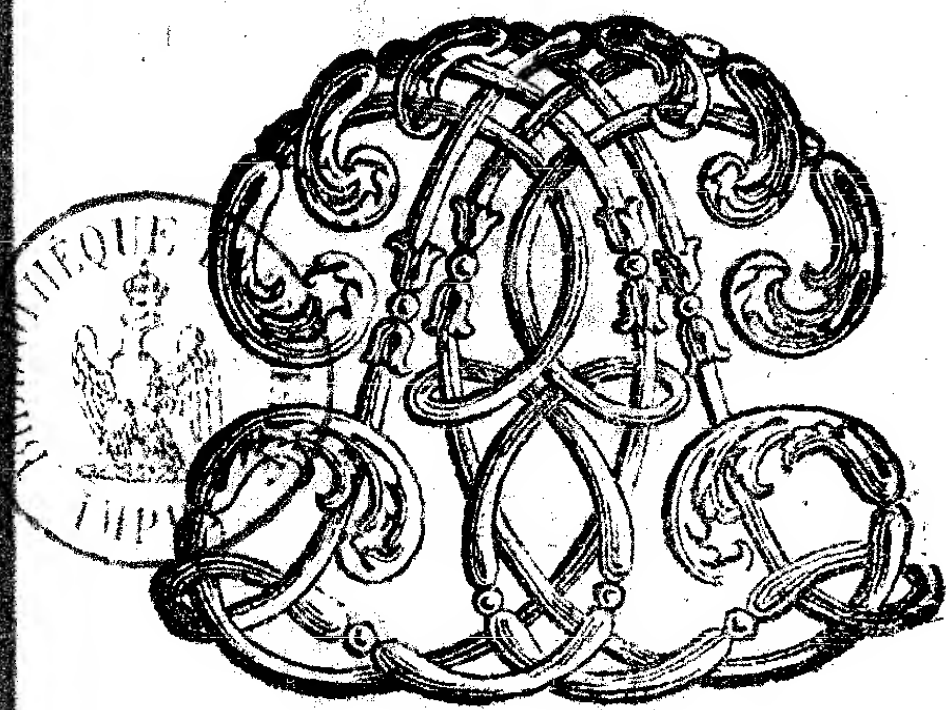


FABLES

CHOISIES.

Par Mr DE LA FONTAINE.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au
Palais, sur le second Perron de la
Sainte Chapelle.

M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A
MONSIEUR
LE DUC
DE
BOURGOGNE.

MONSIEUR,

*Je ne puis employer pour mes Fables
de Protection qui me soit plus glo-
rieuse que la vôtre. Ce goût exquis,
& ce jugement si solide que vous fai-
tes paroître dans toutes choses au-*

à ij

366

ÉPI TRE.

delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire , m'a obligé de vous présenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les siècles , aussi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; & si vous me permettez de le dire , il y a des sujets dont je vous suis redevable , & où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon , ni les Muses , ni aucune des Divinitez du Parnasse. Elles se rencontrent toutes dans les presens que vous a faits la Nature , & dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit , à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Esopé sont une ample matiere pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'évenemens

ÉPI TRE.

Et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les Précepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus ; vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si Vous vous connoissez maintenant en Orateurs Et en Poètes, Vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques Et en bons Généraux d'Armée ; Et Vous vous tromperez aussi peu au choix des Personnes, qu'au mérite des Actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes de

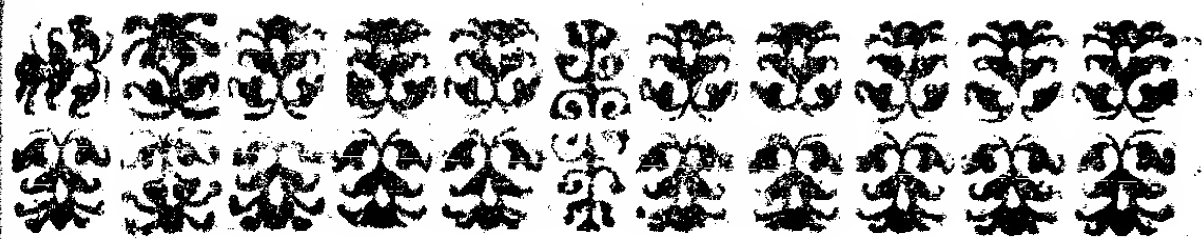
ÉPI TRE.

Monarque qui fait maintenant le destin de tant de Peuples & de Nations, & qui rend toutes les parties du Monde attentives à ses Conquêtes, à ses Victoires, & à la Paix qui semble se rapprocher, & dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos Ennemis. Je me le figure comme un Conquerant qui veut mettre des bornes à sa Gloire & à sa Puissance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre; Qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs Maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles: Je les laisse à de meilleures Plumes que la mienne; & suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obéissant
& tres-fidèle Serviteur,

DE LA FONTAINE.



EXTRAIT
DU PRIVILEGE
DU ROI.

PAR grace & Privilege du Roi, donné à Versailles le vingt-huitième Decembre 1692. signé, Par le Roi en son Conseil, BOUCHER; Il est permis à CLAUDE BARBIN Marchand Libraire, d'imprimer les *Fables choisies du Sieur DE LA FONTAINE*, qu'il a ci-devant imprimez; & ce pendant le temps & espace de six années, à commencer du jour que lesdites *Fables* seront achevées d'imprimer pour la première fois: avec défenses à tous au-

tres Libraires d'imprimer lesdi-
tes *Fables*, sur les peines portées
par lesdites Lettres.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Marchands Libraires de
Paris, le 20. Février 1693.*

Signé, AUBOÜYN Syndic.

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le premier jour de
Septembre 1693.

FABLE I.



LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

Les Compagnons d'Ulysse.

*A Monseigneur le Duc de
Bourgogne.*



RINCE, l'unique objet du soin
des Immortels,

Souffrez que mon encens par-
fume vos Autels.

Tome III.

A

2 FABLES CHOISIES.

Je vous offre un peu tard ces Presens de
ma Muse ;

Les ans & les travaux me serviront d'ex-
cuse :

Mon esprit diminué , au lieu qu'à chaque
instant

On apperçoit le vôtre aller en augmentant.

Il ne va pas, il court , il semble avoir des
aîles :

Le Heros dont il tient des qualitez si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire
autant ;

Il ne tient pas à luy que forçant la Vic-
toire

Il ne marche à pas de géant

Dans la carrière de la Gloire.

Quelque Dieu le retient ; c'est nôtre Sou-
verain ,

Lui qu'un mois a rendu maître & vain-
queur du Rhin.

LIVRE VII.

Cette rapidité fut alors nécessaire :

Peut-être elle seroit aujourd'hui temer-
raire.

Je m'en tais ; aussi-bien les Ris & les
Amours

Ne sont pas soupçonnez d'aimer les longs
discours.

De ces fortes de Dieux vôtre Cour se
compose.

Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas
qu'après tout

D'autres Divinitez n'y tiennent le haut
bout ;

Le sens & la raison y reglent toute chose.

Consultez ces derniers sur un fait où les
Grecs,

Imprudens & peu circonspects,

S'abandonnerent à des charmes

Qui métamorphosoient en bêtes les hu-
mains.

48 FABLES CHOISIES.

Les Compagnons d'Ulysse, apres dix ans
d'alarmes ,
Erroient au gré du vent , de leur sort in-
certains.

Ils aborderent un rivage
Où la fille du Dieu du Jour ,
Circé , tenoit alors sa Cour.

Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux , mais plein d'un funeste poison :
D'abord ils perdent la raison :
Quelques momens apres leur corps &
leur visage
Prennent l'air & les traits d'animaux dif-
ferens.

Les voilà devenus Ours, Lions, Elephans ;
Les uns sous une masse énorme ,
Les autres sous une autre forme :
Il s'en vid de petits, *exemplum ut Talpa* ;
Le seul Ulysse en échappa.

Il sut se défier de la liqueur traîtresse.

LIVRE VII. 5

Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un Heros & le doux entretien,
Il fit tant que l'Enchanteresse
Prit un autre poison peu different du sien.
Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans
l'ame ;

Celle-cy déclara sa flâme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendroit à ces Grecs leur
figure.

Mais la voudront-ils bien , dit la Nym-
phe , accepter ?

Allez-le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court , & dit : L'Empoisonneuse
coupe

A son remede encore , & je viens vous
l'offrir :

Chers amis , voulez-vous hommes rede-
venir ?

6 FABLES CHOISIES.

On vous rend déjà la parole.

Le Lion dit , pensant rugir ,

Je n'ai pas la tête si folle.

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?

J'ai griffe & dent , & mets en pieces qui m'attaque :

Je suis Roi , deviendrai - je un Citadin d'Itaque ?

Tu me rendras peut - être encor simple Soldat :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse du Lion court à l'Ours : Eh , mon frere ,

Comme te voilà fait ! Je t'ai vû si joli.

Ah vraiment nous y voici ,

Reprit l'Ours à sa maniere ;

Comme me voilà fait ! Comme doit être un Ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle
qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte aux yeux d'une Ourse mes
amours.

Te déplaîs-je ? va-t'en , sui ta route & me
laisse :

Je vis libre, content , sans nul soin qui me
presse ;

Et te dis tout net & tout plat,

Je ne veux point changer d'état.

Le Prince Grec au Loup va proposer
l'affaire ;

Il lui dit , au hazard d'un semblable refus :

Camarade , je suis confus

Qu'une jeune & belle Bergere

Conte aux échos les appetits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vû sauver sa bergerie :

Tu menois une honneste vie.

A iij

8 FABLES CHOISIES.

Quitte ces bois, & redevien
Au lieu de Loup Homme de bien.
En est-il, dit le Loup? Pour moi, je n'en
voi guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere:
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous
pas sans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le
Village?
Si j'étois Homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étran-
glez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des
Loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en
somme,
Que scelerat pour scelerat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un
Homme;

LIVRE VII.

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même sermonce ;

Chacun d'eux fit même réponce ;

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur apétit ;

C'étoit leurs délices suprêmes :

Tous renonçoient au lôs des belles actions.

Ils croïoient s'affranchir, suivans leurs
passions ;

Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

C'étoit sans doute un beau projet,

Si ce choix eût été facile.

Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont
offerts ;

Ils ont force pareils en ce bas Univers ;

Gens à qui j'impose pour peine

Vôtre censure & votre haine.



FABLE II.

Le Chat & les deux Moineaux.

*A Monseigneur le Duc de
Bourgogne.*

VN Chat contemporain d'un fort
jeune Moineau
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La Cage & le Panier avoient mêmes Pé-
nates.

LIVRE VII.

11

Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouïoit des
pates.

Ce dernier toutefois épargnoit son ami.

Ne le corrigeant qu'à demi

Il se fût fait un grand scrupule

D'armer de pointes sa ferule.

Le Passereau moins circonspect

Lui donnoit force coups de bec ;

En sage & discrète personne

Maître Chat excusoit ces jeux.

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'aban-
donne

Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connoissoient tous deux dès
leur bas âge ,

Une longue habitude en paix les main-
tenoit ;

Jamais en vrai combat le jeu ne se tour-
noit.

12 FABLES CHOISIES.

Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, & se fit compagnon
Du petulant Pierrot, & du sage Raton.
Entre les deux Oiseaux il arriva querelle

Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner
belle

D'insulter ainsi nôtre ami ;

Le Moineau du voisin viendra manger le
nôtre ?

Non, de par tous les Chats. Entrant lors
au combat

Il croque l'étranger : Vraiment, dit maître
Chat,

Les Moineaux ont un goût exquis & dé-
licat.

Cette reflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle Morale puis-je inferer de ce fait ?

Sans cela toute Fable est un œuvre im-
parfait.

Je n'en croi voir quelques traits ; mais leur
ombre m'abuse.

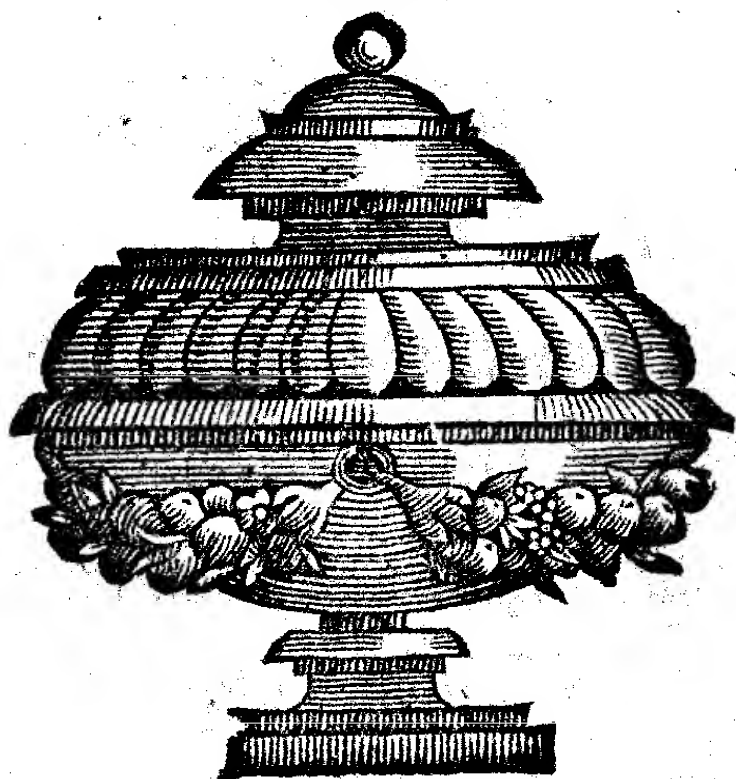
Prince, vous les aurez incontinent trouvez :

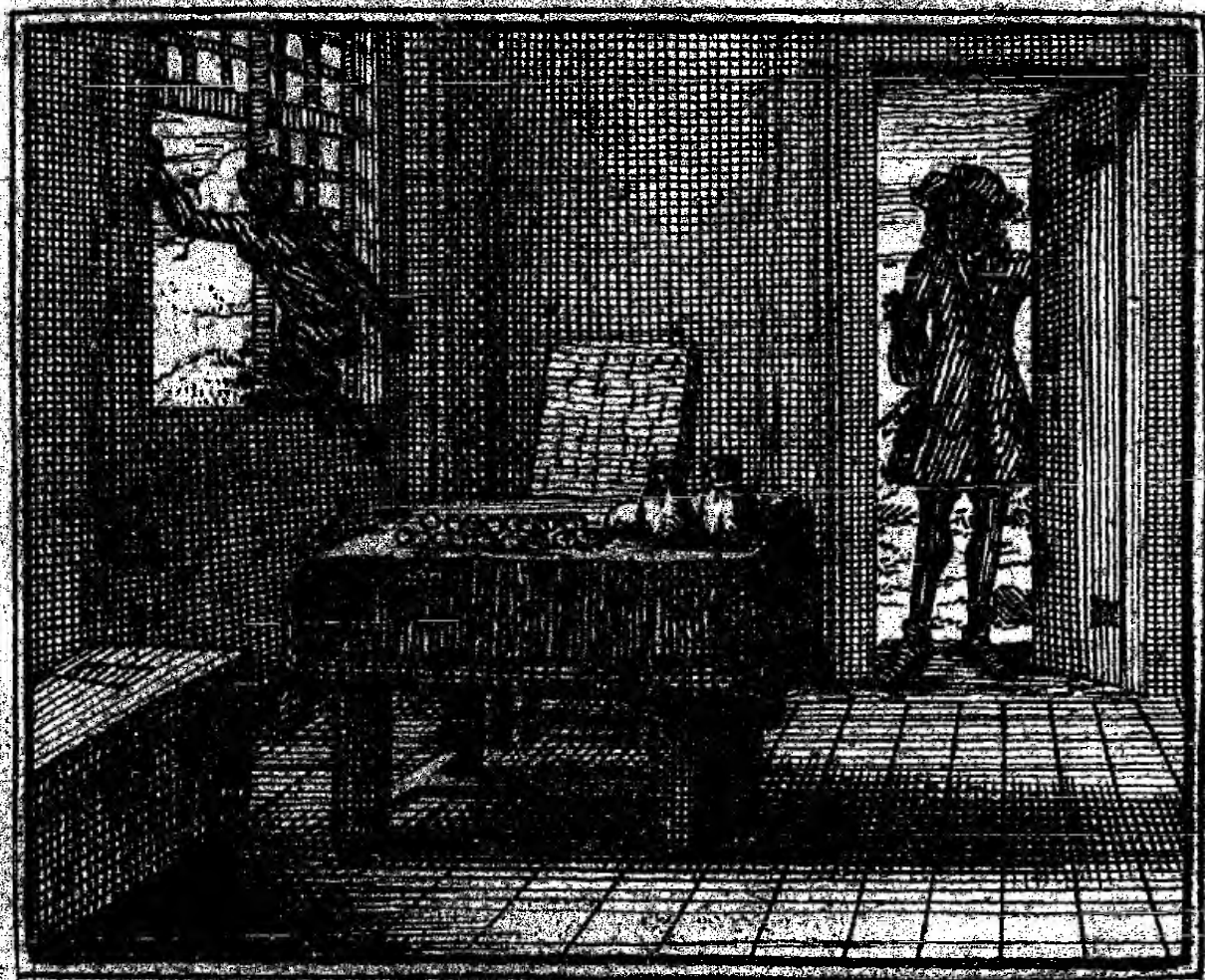
Ce sont des jeux pour vous , & non point

pour ma Muse ;

Elle & ses Sœurs n'ont pas l'esprit que

vous avez.





FABLE III.

Du Thesauriseur & du Singe.



N Homme accumuloit. On
 ſçait que cette erreur
 Va ſouvent jusqu'à la fureur.
 Celui-ci ne ſongeoit que
 Ducats & Pistoles.

Quand ces biens ſont oisifs, je tiens qu'ils
 ſont frivoles.

LIVRE VII.

13

Pour feuréré de son Tresor

Nôtre Avare habitoit un lieu dont Am-
phitrite

Défendoit aux voleurs de toutes parts
l'abord.

Là d'une volupté, selon moi fort petite,

Et selon lui fort grande, il entassoit tou-
jours.

Il passoit les nuits & les jours

A compter, calculer, supputer sans relâche;

Calculant, supputant, comptant comme à
la tâche,

Car il trouvoit toujours du mécompte à
son fait:

Un gros Singe plus sage, à mon sens, que
son maître,

Jettoit quelque Doublon toujours par la
fenêtre,

Et rendoit le compte imparfait.

La chambre bien cadenacée

12 FABLES CHOISIES.

Permettoit de laisser l'argent sur le
comptoir.

Un beau jour Dom-bertrand se mit dans
la pensée

D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi, lors que je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sçai bonnement auxquels donner
le prix :

Dom-bertrand gagneroit près de certains
esprits ;

Les raisons en feroient trop longues à dé-
duire.

Un jour donc l'animal, qui ne songeoit
qu'à nuire,

Détachoit du monceau tantôt quelque
Doublon,

Un Jacobus, un Ducaton ;

Et puis quelque Noble à la rose

Eprouvoit son adresse & sa force à jeter

Ces

Ces morceaux de métal qui se font sou-
haïter

Par les humains sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son Compteur à la
fin

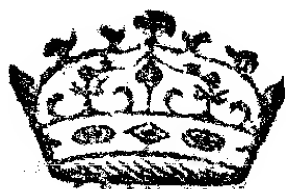
Mettre la clef dans la serrure,
Les Ducats auroient tous pris le même
chemin,

Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler, jusqu'au der-
nier,

Dans le goufre enrichi par maint & maint
naufnage.

Dieu veuille préserver maint & maint Fi-
nancier

Qui n'en fait pas meilleur usage.





FABLE IV.

Les deux Chèvres.

DE's que les Chèvres ont brouté,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune ; elles vont en
 voiage

Vers les endroits du pâturage

Les moins fréquentez des humains.

Là s'il est quelque lieu sans route & sans chemins ,

Un rocher, quelque mont pendant en précipices ,

C'est où ces Dames vont promener leurs caprices ;

Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.

Deux Chèvres donc s'émancipant ,

Toutes deux aiant pate blanche ,

Quiterent les bas prez , chacune de sa part.

L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.

Un ruisseau se rencontre , & pour pont une planche ;

Deux Belettes à peine auroient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs l'onde rapide & le ruisseau profond

20 FABLES CHOISIES.

Devoient faire trembler de peur ces Amazo-
zones.

Malgré tant de dangers l'une de ces per-
sonnes

Pose un pied sur la planche, & l'autre en
fait autant,

Je m'imagine voir avec Louïs le Grand,

Philippe Quatre qui s'avance

Dans l'Isle de la Conference.

Ainsi s'avançoient pas à pas,

Nez à nez nos Avanturieres ,

Qui toutes deux étant fort fieres ,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas

L'une à l'autre ceder. Elles avoient la
gloire

De compter dans leur race (à ce que dit
l'Histoire)

L'une certaine Chèvre au merite sans pair

Dont Polypheme fit present à Gallatée ;

Et l'autre la Chèvre Amalthée

LIVRE VII.

21

Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer leur chute fut commune ;

Toutes deux tomberent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau

Dans le chemin de la Fortune.



22 FABLES CHOISIES.

~~~~~  
\*\*\*\*\*  
~~~~~

A Monseigneur le Duc de Bourgogne , qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée le Chat & la Souris.



Our plaire au jeune Prince à
qui la Renommée
Destine un Temple en mes
Ecrits ,

Comment composerai-je une Fable nom-
mée

Le Chat & la Souris ?



Dois - je représenter dans ces Vers une
Belle ,
Qui douce en apparence , & toutefois
cruelle ,

Va se joüant des cœurs que ses charmes
ont pris ,

Comme le Chat de la Souris.



Prendrai-je pour sujet les jeux de la For-
tune ?

Rien ne lui convient mieux , & c'est chose
commune

Que de lui voir traiter ceux qu'on croit
ses amis ,

Comme le Chat fait la Souris.



Introduirai-je un Roi , qu'entre les fa-
voris

Elle respecte seul ; Roi qui fixe sa rouë ;

Qui n'est point empêché d'un monde
d'Ennemis ,

Et qui des plus puissans quand il luy plaît
se jouë ,

Comme le Chat de la Souris ?



Mais insensiblement , dans le tour que j'a

pris ,

Mon dessein se rencontre ; & si je ne m'a

buse

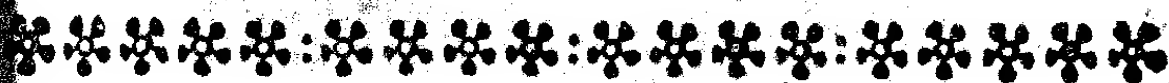
Je pourrois tout gâter par de plus longs
recits.

Le jeune Prince alors se joueroit de ma

Muse ,

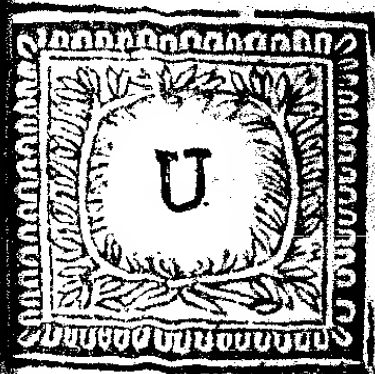
Comme le Chat de la Souris.





F A B L E V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.



Ne jeune Souris de peu
d'expérience,
Put fléchir un vieux Chat
implorant sa clemence,
Et païant de raisons le Raminagrobis.

Laissez-moi vivre; une Souris
Terme III.

C

26 FABLES CHOISIES.

De ma taille & de ma dépense

Est-elle à charge en ce logis ?

Affamerois-je, à votre avis ,

L'Hôte & l'Hôtesse , & tout leur
monde ?

D'un grain de bled je me nourris ;

Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quel-
que-tems.

Reservez ce repas à messieurs vos Enfants.

Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables
discours ?

Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat & vieux pardonner ? cela n'arrive
gueres.

Selon ces loix descends là-bas ,

Meurs , & va-t'en tout de ce pas

Haranguer les sœurs Filandieres.

Mes Enfans trouveront assez d'autres
repas.

Il tint parole ; & pour ma Fable
Voici le sens moral qui peut y convenir.
La jeunesse se flatte , & croit tout obtenir.
La vieillesse est impitoïable.





F A B L E VI.

Le Cerf malade.



N pais pleins de Cerfs un
 Cerf tomba malade.
 Incontinent maint Camarade
 Accourt à son grabat le voir , le secourir,
 Le consoler du moins ; Multitude impor-
 tune.

LIVRE VII.

31

Eh ! Messieurs, laissez moi mourir.

Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie , & finissez vos
pleurs.

Point du tout : Les Consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquit-
terent :

Quand il plut à Dieu s'en allerent.

Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est à-dire sans prendre un droit de pâ-
turage.

Tout se mit à brouter les bois du voisi-
nage.

La pitance du Cerf en déchut de beau-
coup.

Il ne trouva plus rien à frire.

D'un mal il tomba dans un pire ,

Et se vid réduit à la fin

A jeûner & mourir de faim.

C iij

30 FABLES CHOISIES.

Il en coûte à qui vous reclame,
Medecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs ! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait paier.





FABLE VII.

*La Chauve-Souris, le Buisson, & le
Canard.*



LE Buisson, le Canard & la Chau-
ve-Souris,
Voiant tous trois qu'en leur pais
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, & font bourse com-
mune.

92 FABLES CHOISIES.

Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs,
des Agens,

Non moins soigneux qu'intelligens,
Des Registres exacts de mise & de recette.

Tout alloit bien, quand leur emplette,
En passant par certains endroits

Remplis d'écueils, & fort étroits,

Et de Trajet tres-difficile,

Alla tout embalée au fonds des maga-
sins,

Qui du Tartare sont voisins.

Nôtre Trio poussa maint regret inutile,

Ou plutôt il n'en poussa point.

Le plus petit Marchand est sçavant sur ce
point ;

Pour sauver son credit il faut cacher sa
perte.

Celle que par malheur nos gens avoient
soufferte

Ne put se reparer : le cas fut découvert.

LIVRE VII.

37

Les voilà sans credit, sans argent, sans res-
source,

Prêts à porter le bonnet vert.

Aucun ne leur ouvrit sa bourse,

Et le fort principal, & les gros inte-
rêts,

Et les Sergens, & les procez,

Et le creancier à la porte

Dés devant la pointe du jour,

N'occupoient le Trio qu'à chercher maint
détour,

Pour contenter cette cohorte.

Le Buisson accrochoit les passans à tous
coups;

Messieurs, leur disoit-il, de grace appre-
nez-nous

En quel lieu sont les marchandises

Que certains gouffres nous ont prises:

Le plongeon sous les eaux s'en alloit les
chercher.

34 FABLES CHOISIES.

L'Oiseau Chauve-Souris n'osoit plus ap-
procher

Pendant le jour nulle demeure;

Suivi de Sergens à toute heure

En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur, qui n'est ni Sou-
ris-Chauve,

Ni Buisson, ni Canard, ni dans tel cas
rombé,

Mais simple grand Seigneur, qui tous les
jours se sauve

Par un escalier dérobé.





FABLE VIII.

*La querelle des Chiens & des Chats, & celle
des Chats & des Souris.*



A Discorde a toujours regné dans
l'Univers ;

Nôtre monde en fournit mille
exemples divers.

Chez nous cette Déesse a plus d'un Tribu-
taire.

26 FABLES CHOISIES.

Commençons par les Elemens ;

Vous ferez étonnez de voir qu'à tous mo-
mens

Ils feront appointez contraire.

Outre ces quatre potentats ,

Combien d'êtres de tous états

Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de
Chats ,

Par cent Arrêts rendus en forme solem-
nelle ,

Vit terminer tous leurs débats.

Le Maître aiant réglé leurs emplois, leurs
Repas ,

Et menacé du fouët quiconque auroit que-
relle ,

Ces animaux vivoient entr'eux comme
cousins ;

Cette union si douce , & presque frater-
nelle

Edifioit tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os par préférence à quelqu'un
d'eux donné,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.

J'ai vû des croniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une chienne en
gésine ;

Quoi-qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle & la cuisine ;
Chacun se déclara pour son Chat, pour son
Chien.

On fit un Reglement dont les Chats se plai-
gnirent ,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur Avocat disoit qu'il falloit bel &
bien

Recourir aux Arrêts. En vain ils les cher-
cherent.

38 FABLES CHOISIES.

Dans un coin où d'abord leurs Agens les
cacherent,

Les Souris enfin les mangerent.

Autre procès nouveau : le peuple Souris
quois

En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil &
narquois,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

Les guetta, les prit, fit main basse.

Le Maître du Logis ne s'en trouva que
mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne void sous
les Cieux

Nul animal, nul être, aucune Creature

Qui n'ait son opposé ; c'est la loi de Na-
ture.

D'en chercher la raison, ce sont soins su-
perflus.

Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sçai
pas plus.

Ce que je sçais , c'est qu'aux grosses
paroles

On en vient sur un rien plus des trois
quarts du temps.

Humains, il vous faudroit encore à soixan-
te ans

Renvoïer chez les Barbacoles.



10 FABLES CHOISIES.



FABLE IX.

Le Loup & le Renard.



'Où vient que personne en
la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudroit bien être Soldat ,
A qui le Soldat porte envie.

Certain



Certain Renard voulut, dit on ;
Se faire Loup. Hé qui peut dire
Que pour le métier de Mouton
Jamais aucun Loup ne soupire?



Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un Prince en Fable ait mis la chose ,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des Vers moins sensez que sa Prose.



Les traits dans sa Fable semez ,
Ne sont en l'Ouvrage du Poëte
Ni tous , ni si bien exprimez.
Sa louïange en est plus complete.



De la chanter sur la Muzette
C'est mon talent ; mais je m'attens
Que mon Heros dans peu de tems
Tome III.

42 FABLES CHOISIES.

Me fera prendre la trompette.



Je ne suis pas un grand Prophete,
Cependant je lis dans les Cieux,
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres ;
Et ce tems-ci n'en produit gueres.
Laisant à part tous ces mysteres ,
Essaions de conter la Fable avec suc-
cez.



Le Renard dit au Loup, Nôtre cher , pour
tous mets

J'ai souvent un vieux Coq , ou de maigres
Poulets ;

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chere avec moins de
hazard.

J'approche des maisons , tu te tiens à l'é-
cart.

Apprends-moi ton métier, Camarade, de
grace :

Rens-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque Mouton
gras,

Tu ne me mettras point au nombre des
ingrats.

Je le veux, dit le Loup : Il m'est mort un
mien frère,

Allons prendre sa peau, tu t'en revê-
tiras.

Il vint, & le Loup dit : Voici comme il
faut faire

Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.

Le Renard aiant mis la peau
Repetoit les leçons que lui donnoit son
maître.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux,
puis bien,

Puis enfin il n'y manqua rien.

D ij

44 FABLES CHOISIES.

A peine il fut instruit autant qu'il pou-
voit l'être ,

Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau
Loup y court,

Et répand la terreur dans les lieux d'a-
alentour.

Tel vêtu des armes d'Achille
Patrocle mit l'alarme au Camp & dans la
Ville.

Meres , Brus & Vieillards au Temple cou-
roient tous.

L'ost au Peuple bêlant crut voir cinquante
Loups.

Chien , Berger & Troupeau, tout fuit vers
le Village ,

Et laisse seulement une Brebis pour gage.

Le larron s'en saisit. A quelque pas de là

Il entendit chanter un Coq du voisinage.

Le Disciple aussi-tôt droit au Coq s'en
alla ,

LIVRE VII.

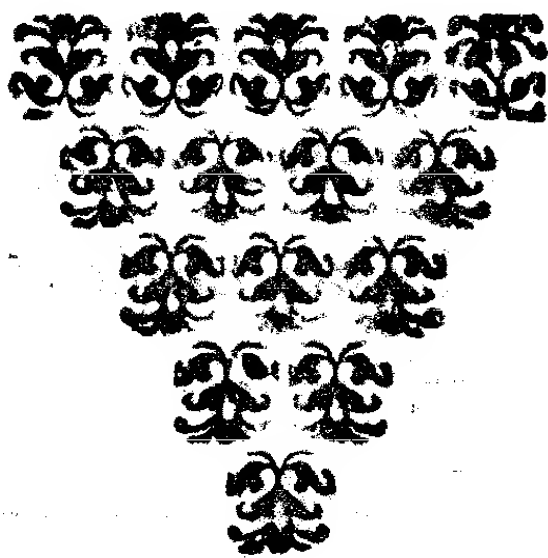
41

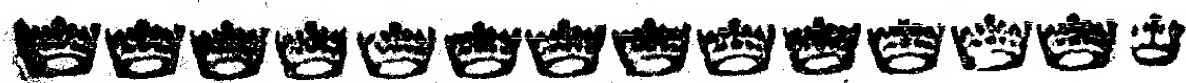
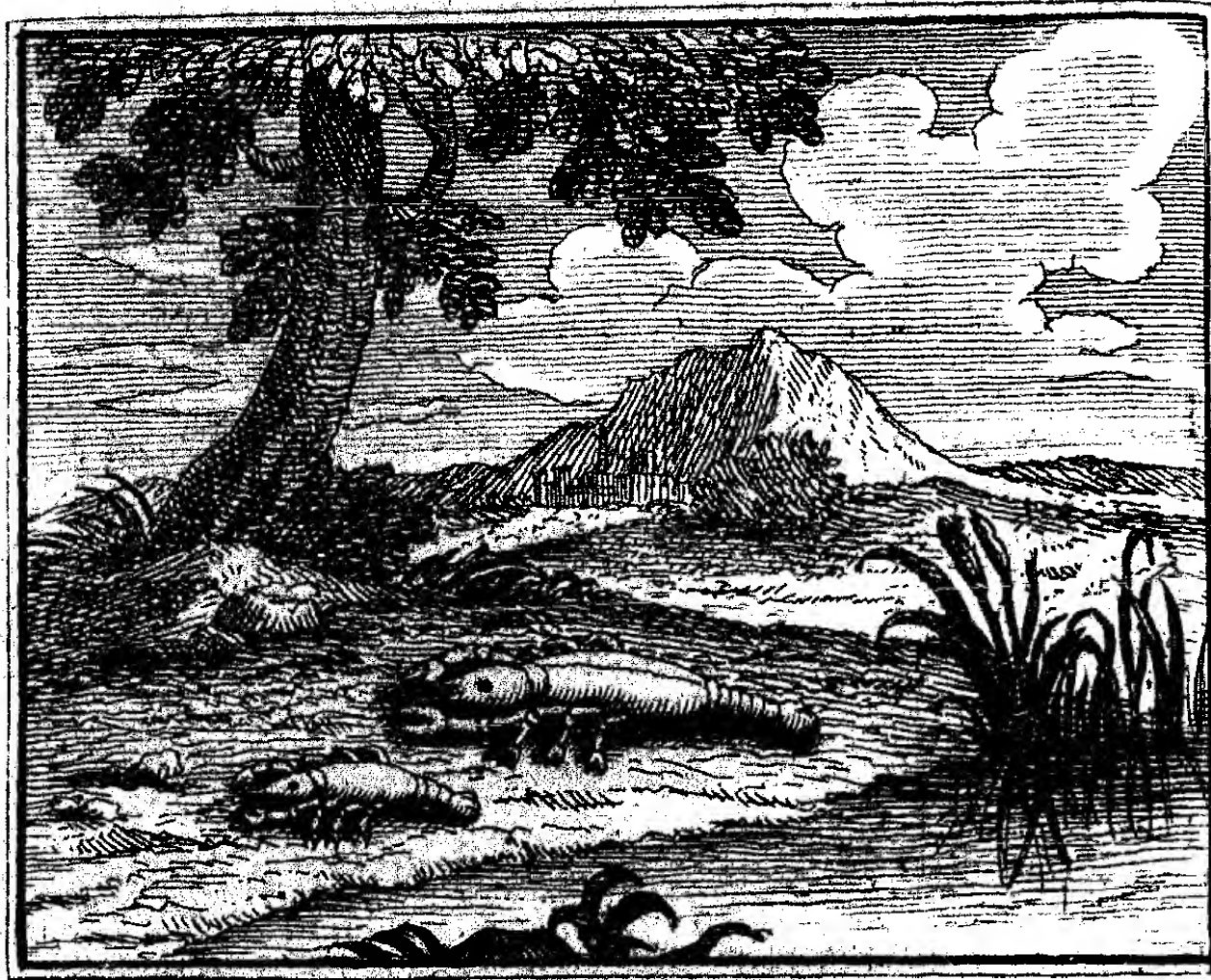
Jettant bas sa robe de classe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Regent,
Et courant d'un pas diligent.
Que sert-il qu'on se contrefasse ?
Pretendre ainsi changer, est une illusion ;
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.



De vôtre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muse tient tout entier ce
projet.

Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue & la morale.





F A B L E X.

L'Ecrevisse & sa Fille.



Es Sages quelquefois , ainsi que
l'Ecrevisse ,
Marchent à reculons , tournent
le dos au port.
C'est l'art des Matelots : C'est aussi l'ar-
tifice

De ceux qui pour couvrir quelque puis-
sant effort,

Envisagent un point directement con-
traire,

Et font vers ce lieu-là courir leur adver-
saire.

Mon sujet est petit, cet accessoire est
grand.

Je pourrois l'appliquer à certain Con-
querant

Qui tout seul déconcerte une Ligue à cent
têtes.

Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il en-
treprend

N'est d'abord qu'un secret, puis devient
des conquêtes.

En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut
cacher,

Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut em-
pêcher,

48 FABLES CHOISIES.

Le torrent à la fin devient insurmontable.

Cent Dieux sont impuissans contre un seul Jupiter.

LOUIS & le destin me semblent de concert

Entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mere Ecrevisse un jour à sa Fille disoit :
Comme tu vas , bon Dieu ! ne peux-tu
marcher droit ?

Et comme vous allez vous-même ! dit la Fille.

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?

Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avoit raison ; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle , & s'applique

En

En bien , en mal , en tout ; fait des sages,
des fots ;

Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos

A son but ; j'y reviens , la methode en est
bonne ,

Sur tout au métier de Bellone :

Mais il faut le faire à propos.





FABLE XI.

L'Aigle & la Pie.

L'Aigle Reine des airs , avec
 Margot la Pie ,
 Différentes d'humeur , de lan-
 gage , & d'esprit ,
 Et d'habit ,
 Traversoient un bout de prairie.

LIVRE VII.

51

Le hazard les assemble en un coin détourné.

L'Agasse eut peur ; mais l'Aigle aiant fort bien dîné ,

La rassure , & lui dit : Allons de compagnie.

Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie ,

Lui qui gouverne l'Univers ,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sçait
qui le fers.

Entretenez-moi donc , & sans ceremonie.
Caquet bon-bec alors de jaſer au plus drû:
Sur ceci , ſur cela , ſur tout. L'homme
d'Horace

Disant le bien , le mal à travers champs ,
n'eût ſçû

Ce qu'en fait de babil y ſçavoit nôtre
Agasse.

Elle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,

52 FABLES CHOISIES.

Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sçait. Son offre aiant
déplu,

L'Aigle lui dit tout en colere;
Ne quittez point vôtre séjour,
Caquet bon-bec ma mie: adieu, je n'ai
que faire

D'une babillarde à ma Cour;
C'est un fort méchant caractère.

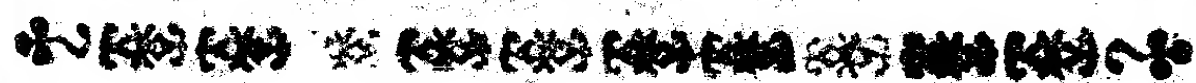
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer
chez les Dieux;

Cet honneur a souvent de mortelles an-
goisses.

Rediseurs, Espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent
odieux;

Quoi qu'ainsi que la Pie il faille dans ces
lieux

Porter habit de deux parroisses.



FABLE XII.

Le Milan, le Roi, & le Chasseur.

*A son Altesse Serenissime Mon-
seigneur le Prince de Conti.*



Comme les Dieux sont bons,
ils veulent que les Rois
Le soient aussi : c'est l'indul-
gence

Qui fait le plus beau de leurs droits,
E ij

Non les douceurs de la vengeance.
 Prince c'est votre avis. On sçait que le
 courroux
 S'éteint en votre cœur si tôt qu'on l'y
 void naître.

Achille qui du sien ne put se rendre maître
 Fut par là moins Héros que vous.
 Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les
 hommes.

Qui comme en l'âge d'or font cent biens
 ici bas.

Peu de Grands sont nez tels en cet âge où
 nous sommes.

L'Univers leur sçait gré du mal qu'ils ne
 font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,
 Mille actes généreux vous promettent des
 Temples.

Apollon Citoïen de ces Augustes lieux
 Pretend y célébrer votre nom sur sa Lire.

Je sçais qu'on vous attend dans le Palais
des Dieux :

Un siecle de sejour doit ici vous suffire.

Hymen veut sejourner tout un siecle chez
vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce temps à peine bornées !

Et la Princesse & vous n'en méritez pas
moins ;

J'en prens ses charmes pour témoins :

Pour témoins j'en prens les merveilles

Par qui le Ciel pour vous prodigue en ses
presens ,

De qualitez qui n'ont qu'en vous seuls
leurs pareilles ,

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ces graces assai-
sonne.

Le Ciel joignit en sa personne

E. iiij,

36 FABLES CHOISIES.

Ce qui sçait se faire estimer
A ce qui sçait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler vôt're joie,
Je me tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oiseau de proie.

Un Milan de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur ;
D'en faire au Prince un don cet homme se
propose.

La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'Oiseau par le Chasseur humblement
présenté,

Si ce conte n'est apocriphe ,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa Majesté.

Quoi sur le nez du Roi ? Du Roi même
en personne.

Il n'avoit donc alors ni Sceptre ni Cou-
ronne ?

Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout
un.

Le nez Roïal fut pris comme un nez du
commun.

Dire des Courtisans les clameurs & la
peine,

Seroit se consumer en efforts impuissans.

Le Roi n'éclata point ; les cris sont in-
décens

A la Majesté Souveraine.

L'Oiseau garda son poste. On ne put seu-
lement

Hâter son départ d'un moment.

Son Maître le rappelle, & crie, & se tour-
mente,

Lui presente le leurre, & le poing, mais
en vain.

On crut que jusqu'au lendemain

Le maudit animal à la serre insolente

Nicheroit là malgré le bruit,

38 FABLES CHOISIES.

Et sur le nez sacré voudroit passer la
nuit.

Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.

Il quitte enfin le Roi, qui dit, Laissez
aller

Ce Milan, & celui qui m'a crû régaler.

Ils se sont acquittez tous deux de leur of-
fice,

L'un en Milan, & l'autre en Citoïen des
bois.

Pour moi qui sçais comment doivent agir
les Rois,

Je les affranchis du supplice.

Et la Cour^e d'admirer. Les Courtisans
ravis

Elevant de tels faits par eux si mal sui-
vis.

Bien peu, même des Rois, prendroient un
tel modèle ;

Et le Veneur l'échapa belle,

Coupable seulement, tant lui que l'animal,
mal,

D'ignorer le danger d'approcher trop du
Maître.

Ils n'avoient appris à connoître
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si
grand mal ?

Pilpay fait pres du Gange arriver l'Avan-
ture.

Là nulle humaine Creature
Ne touche aux Animaux pour leur sang
épancher.

Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, disent-ils, si cet Oiseau
de proie

N'étoit point au siège de Troie ?
Peut-être y tint-il lieu d'un Prince ou
d'un Heros.

Des plus hupez & des plus hauts,

60 FABLES CHOISIES.

Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.

Nous croïons après Pythagore,
Qu'avec les Animaux de forme nous
changeons,

Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt Humains, puis Volatiles
Aïant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre ma-
nière.

Un certain Fauconnier aïant pris, ce dit-on,
A la Chasse un Milan (ce qui n'arrive
guere)

En voulut au Roi faire un don,

Comme de chose singulière.

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent
ans.

C'est le *Non plus ultra* de la Fauconnerie.

LIVRE VII.

Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon des présents
Il croioit sa fortune faite,
Quand l'Animal porte-sonnette,
Sauvage encore & tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier
Prend le nez du Chasseur, hape le pauvre
lire :

Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtisans. Qui n'eût ri ?
Quant à moi
Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.

Qu'un Pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrois un
Roi

Bien malheureux s'il n'osoit rire.

62 FABLES CHOISIES.

C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir
fourci

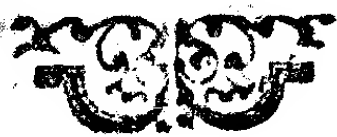
Jupiter, & le Peuple Immortel rit aussi.
Il en fit des éclats, à ce que dit l'Histoire,
Quand Vulcain clopinant lui vint donner
à boire.

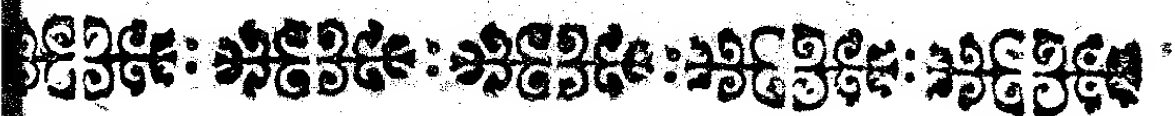
Que le Peuple Immortel se montrât sage
ou non,

J'ai changé mon sujet avec juste raison;

Car puisqu'il s'agit de Morale,
Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau ? l'on a vû de tout
tems

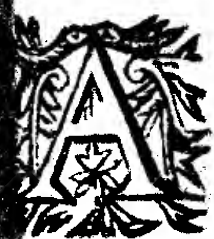
Plus de sots Fauconniers, que de Rois
indulgens.





FABLE XIII.

*Le Renard, les Mouches, & le
Herisson.*



Ux traces de son sang, un vieux
hôte des bois,
Renard fin, subtil, & matois,
Blessé par des Chasseurs, & tombé dans la
fange,
Autrefois attira ce Parasite ailé

FABLES CHOISIES.

Que nous avons Mouche appelé.

Il accusoit les Dieux , & trouvoit fort
étrange

Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fît aux Mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi , sur moi le plus
habile

De tous les Hôtes des Forêts ?

Depuis quand les Renards font-ils un si
bon mets ?

Et que me sert ma queue ; est-ce un poids
inutile ?

Va, le Ciel te confonde, animal importun ;

Que ne vis-tu sur le commun !

Un Herisson du voisinage ,

Dans mes Vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importunité

Du Peuple plein d'avidité.

Je les vais de mes dards enfiler par cen-
taines ,

Voisin

LIVRE VII.

65

Voisin Renard , dit-il , & terminer tes
peines.

Garde-t'en bien , dit l'autre ; ami ne le fais
pas :

Laisse-les , je te prie , achever leur repas.

Ces animaux sont saouls ; une troupe nou-
velle

Viendrait fondre sur moi , plus âpre &
plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs
ici-bas :

Ceux-ci sont Courtisans , ceux-là sont
Magistrats.

Aristote appliquoit cet Apologue aux
Hommes.

Les exemples en sont communs ,

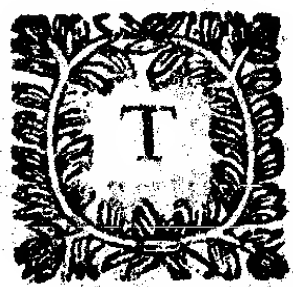
Sur tout au païs où nous sommes.

Plus telles gens sont pleins , moins ils sont
importuns.



FABLE XIV.

L'Amour & la Folie.



Tout est mystère dans l'A-
mour,
Ses Flèches, son Carquois, son
Flambeau, son Enfance.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette Science.

Je ne pretends donc point tout expliquer
ici.

Mon but est seulement de dire à ma ma-
nière

Comment l'Aveugle que voici
(C'est un Dieu) comment , dis-je , il per-
dit la lumière :

Quelle suite eut ce mal , qui peut-être est
un bien.

J'en fais juge un Amant, & ne décide rien.



La Folie & l'Amour jouïoient un jour en-
semble.

Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on
assemble

Là dessus le Conseil des Dieux.

L'autre n'eut pas la patience.

Elle lui donne un coup si furieux

Qu'il en perd la clarté des Cieux.

68 FABLES CHOISIES.

Venus en demande vengeance.

Femme & mere il suffit pour juger de ses
cris :

Les Dieux en furent étourdis ;

Et Jupiter , & Némefis ,

Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.

Elle representa l'énormité du cas.

Son fils sans un bâton ne pouvoit faire
un pas.

Nulle peine n'étoit pour ce crime assez
grande.

Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'interêt du Public , celui de la Partie ,

Le Resultat enfin de la suprême Cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

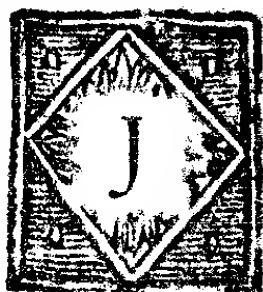




FABLE XV.

*Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, &
le Rat.*

A Madame de la Sabliere.



E vous gardois un Temple dans
mes Vers :

Il n'eût fini qu'avecque l'Uni-

vers.

70 FABLES CHOISIES.

Déjà ma main en fondoit la durée

Sur ce bel Art qu'ont les Dieux inventé,

Et sur le nom de la Divinité

Que dans ce Temple on auroit adorée,

Sur le portail j'aurois ces mots écrits :

PALAIS SACRÉ DE LA DEESSE IRIS

Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;

Car Junon même, & le Maître des Dieux

Serviroient l'autre, & feroient glorieux

Du seul honneur de porter ses messages.

L'Apothéose à la voûte eût paru.

Là tout l'Olimpe en pompe eût été vu

Plaçant Iris sous un Dais de lumière.

Les murs auroient amplement contenu

Toute sa vie, agreable matiere ;

Mais peu feconde en ces événemens

Qui des Etats font les renversemens.

Au fonds du Temple eût été son image,

Avec ses traits, son souris, ses appas,

Son art de plaire & de n'y penser pas,

Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
Et des Heros, des demi-Dieux encore,
Même des Dieux; ce que le Monde adore
Vient quelquefois parfumer ses Autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trefors, quoi qu'imparfaitement;
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis & non point autrement;
Car cet esprit qui né du Firmament
A beauté d'homme avec graces de femme
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
O vous, Iris, qui sçavez tout charmer,
Qui sçavez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-
même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour;
Car c'est un mot banni de votre Cour;
Laissons-le donc) agréez que ma Muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.

72 FABLES CHOISIES.

J'en ai placé l'idée & le projet ,
Pour plus de grace , au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques ,
Et d'un tel prix , que leur simple récit
Peut quelque-temps amuser vôt're esprit.
Non que ceci se passe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voïons estimer
N'est pas un Roi qui ne sçait point ai-
mer ;

C'est un Mortel qui sçait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux vivans de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.



La Gazelle , le Rat , le Corbeau , la
Tortuë ,

Vivoient ensemble unis ; douce société.

Le choix d'une demeure aux humains in-
connuë

Assuroit leur félicité.

Mais

LIVRE VII.

73

Mais quoi l'homme découvre enfin toutes
retraites.

Soiez au milieu des deserts ,

Au fonds des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches se-
cretes.

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment;
Quand un chien , maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes ,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses
pas.

Elle fuit , & le Rat à l'heure du repas
Dit aux amis restans, D'où vient que nous
ne sommes

Aujourd'hui que trois conviez ?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliez ?

A ces paroles la Tortuë
S'écrie , & dit , Ah ! si j'étois
Comme un Corbeau d'aîles pourvûë,
Tout de ce pas je m'en irois

Tome III.

G

74 FABLES CHOISIES.

Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Nôtre compagne au pied léger ;
Car à l'égard du cœur il en faut mieux
juger.

Le Corbeau part à tire d'aile,
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle
Prise au piège & se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni
comment,

Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile
moment,

Comme eût fait un Maître d'Ecole ;
Il avoit trop de jugement.

Le Corbeau donc vole & revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise

Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre , dit le Corbeau , gardera le logis.
Avec son marcher lent , quand arriveroit-
elle ?

Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits , ils s'en vont se-
courir

Leur chere & fidele Compagne,
Pauvre Chevrete de montagne.
La Tortuë y voulut courir.

La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste
raison ,

Et la necessité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce
nom)

Coupe les nœuds du lacs : on peut penser
la joie.

Le Chasseur vient , & dit : Qui m'a ravi
ma proie ?

76 FABLES CHOISIES.

Rongemaille à ces mots se retire en un
trou ,

Le Corbeau sur un arbre , en un bois la
Gazelle :

Et le Chasseur à demi fou.

De n'en avoir nulle nouvelle ,
Apperçoit la Tortuë , & retient son cour-
roux.

D'où vient , dit-il , que je m'ef-
fraie ?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me dé-
fraie.

Il la mit dans son sac. Elle eût païé pour
tous ,

Si le Corbeau n'en eût averti la Che-
vrette.

Celle-ci quittant sa retraite ,
Contrefait la boiteuse & vient se pré-
senter.

L'Homme de suivre , & de jetter

Tout ce qui lui pesoit ; si bien que Rongemaille

Autour des nœuds du sac tant opere & travaille

Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du Chasseur.



Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,

J'en ferois pour vous plaire un Ouvrage
aussi long

Que l'Iliade ou l'Odyssée.

Rongemaille feroit le principal Heros,
Quoi-qu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

Portemaison l'Infante y tient de tels propos

Que Monsieur du Corbeau va faire

78 FABLES CHOISIES.

Office d'Espion , & puis de Messager.

La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

Le Chasseur à donner du temps à Ronge-
maille.

Ainsi chacun en son endroit

S'entremet , agit & travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur , si l'on
m'en croit.





FABLE XVI.

La Forest & le Bucheron.



N Bucheron venoit de rom-
pre ou d'égarer

Le bois dont il avoit emman-
ché sa coignée.

Cette perte ne put si-tôt se reparer

Que la Forest n'en fût quelque-temps épar-
gnée.

G iij

80 FABLES CHOISIES.

L'Homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.

Il iroit emploier ailleurs son gagne pain :
Il laisseroit debout maint Chêne & maint
Sapin

Dont chacun respectoit la vieillesse & les
charmes.

L'innocente Forest lui fournit d'autres
armes.

Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.

Le miserable ne s'en sert

Qu'à dépouiller sa bien-faitrice

De ses principaux ornemens.

Elle gémit à tous momens.

Son propre don fait son supplice.



Voilà le train du Monde , & de ses Sec-
tateurs.

On s'y sert du bienfait contre les bien-
faiteurs.

Je suis las d'en parler : mais que de doux
ombrages

Soient exposez à ces outrages ,

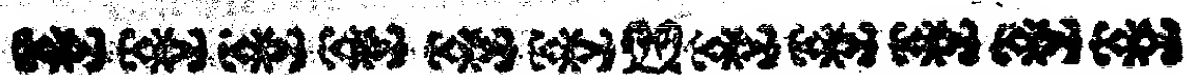
Qui ne se plaindroit là-dessus !

Helas ? j'ai beau crier , & me rendre in-
commode ;

L'ingratitude & les abus

N'en seront pas moins à la mode.





FABLE XVII.

Le Renard, le Loup, & le Cheval.

UN Renard jeune encore, quoi-
que des plus madrez,
Vid le premier Cheval qu'il eût
vû de sa vie.

Il dit à certain Loup, franc novice, Ac-
courez :

Un Animal paît dans nos prez,

Beau , grand ; j'en ai la vuë encor toute ravie.

Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :

Fais-moi son Portrait , je te prie.

Si j'étois quelque Peintre , ou quelque Etudiant ,

Repartit le Renard , j'avancerois la joie

Que vous aurez en le voïant.

Mais venez : Que sçait-on ? peut-être est-ce une proie

Que la Fortune nous envoie.

Ils vont ; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis ,

Assez peu curieux de semblables amis ,

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.

Seigneur , dit le Renard , vos humbles serviteurs

Apprendroient volontiers comment on vous appelle.

84 FABLES CHOISIES.

Le Cheval qui n'étoit dépourvû de cer-
velle

Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez,
Messieurs ;

Mon Cordonnier l'a mis autour de ma
semelle.

Le Renard s'excusa sur son peu de sçavoir.
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait
instruire.

Ils sont pauvres, & n'ont qu'un trou pour
tout avoir.

Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait
apprendre à lire.

Le Loup par ce discours flaté

S'approcha ; mais sa vanité

Lui coûta quatre dents : le Cheval lui des-
ferre

Un coup ; & haut le pied. Voilà mon Loup
par terre ,

Mal en point, sanglant & gâté,

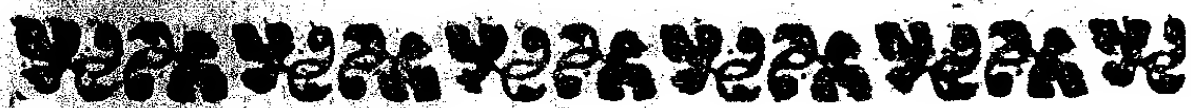
LIVRE VII.

8,

Frere , dit le Renard , ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la machoire écrit
Que de tout inconnu le Sage se méfie.





FABLE XVIII.

Le Renard & les Poulets d'Inde.



Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ser-
voit de citadelle.

Le perfide aiant fait tout le tour du rem-
part,

Et vû chacun en sentinelle,

S'écria : Quoi ces gens se mocqueront de moi !

Eux seuls seront exemts de la commune loi !

Non , par tous les Dieux , non. Il accomplit son dire.

La Lune alors luisant , sembloit contre le Sire

Vouloir favoriser la Dindonniere gent.

Lui qui n'étoit novice au métier d'assiégeant

Eut recours à son sac de ruses scelerates :

Feignit vouloir gravir , se guinda sur ses pattes ,

Puis contrefit le mort , puis le ressuscité.

Harlequin n'eût exécuté

Tant de differens personnages.

Il élevoit sa queue , il la faisoit briller ,

Et cent mille autres badinages .

38 FABLES CHOISIES.

Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.

L'ennemi les lassoit en leur tenant la vûe
Sur même objet toujours tendue.

Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un ; autant
de pris ;

'Autant de mis à part : près de moitié suc-
combe.

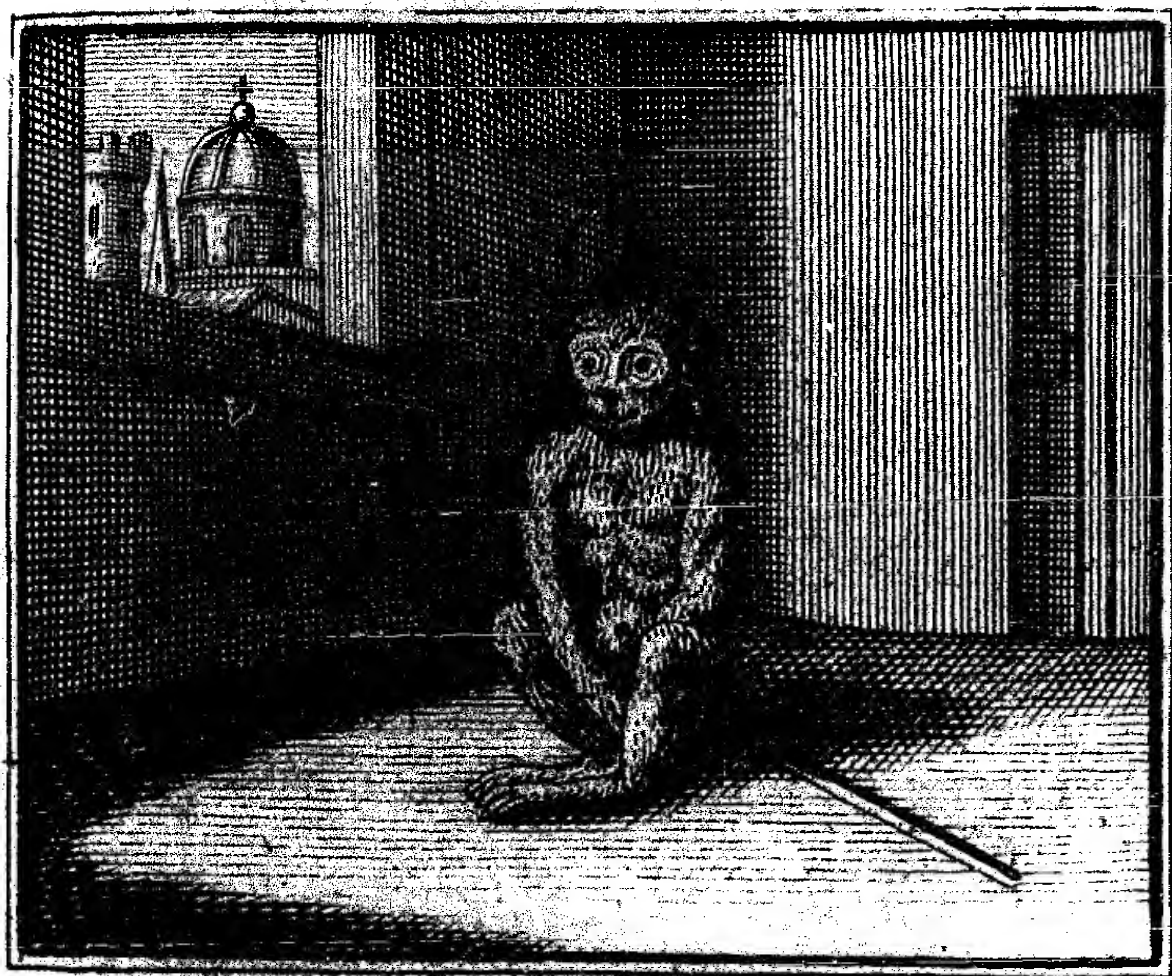
Le Compagnon les porte en son garde-
manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le dan-
ger

Fait le plus souvent qu'on y tombe.



FABLE XIX.



FABLE XIX.

Le Singe.

L est un Singe dans Paris
 A qui l'on avoit donné fem-
 me.

Singe en effet d'aucuns maris.

Il la battoit : La pauvre Dame

En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.

Tome III.

H

90 FABLES CHOISIES.

Leur fils se plaint d'étrange sorte ;
Il éclate en cris superflus :
Le pere en rit ; sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la Taverne, & souvent il s'enivre.
N'attendez rien de bon du Peuple imi-
rateur,
Qu'il soit Singe, ou qu'il fasse un
Livre.
La pire espece c'est l'Auteur.





FABLE XX.

Le Philosophe Scithe.

UN Philosophe austere, & né
 dans la Scithie,
 Se proposant de suivre une plus
 douce vie,
 Voïagea chez les Grecs, & vid en certains
 lieux

72 | FABLES CHOISIES.

Un Sage assez semblable au vieillard de
Virgile ;

Homme égalant les Rois, homme appro-
chant des Dieux ,

Et comme ces derniers satisfait & tran-
quille.

Son bonheur consistoit aux beautés d'un
Jardin.

Le Scythe l'y trouva , qui la serpe à la
main ,

De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile ,
Ebranchoit , émondoit , ôtoit ceci , cela ,

Corrigeant par tout la Nature ,
Excessive à païer ses soins avec usure.

Le Scythe alors luy demanda :

Pourquoy cette ruine ? Etoit-il d'homme
sage

De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?

Quittez - moi votre serpe , instrument de
dommage ;

LIVRE VII.

23

Laissez agir la faux du temps :
Ils iront aussi-tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu ; dit l'autre ; & l'abatant
Le reste en profite d'autant.
Le Scithe retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour , coupe & taille
à toute heure ;
Conseille à ses voisins , prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez luy les branches les plus
belles ;
Il tronque son Verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison.
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit & tout meurt. Ce Scithe ex-
prime bien
Un indiscret Stoïcien.
Celui-ci retranche de l'ame
Desirs & passions , le bon & le mauvais ;
Jusqu'aux plus innocens souhaits.

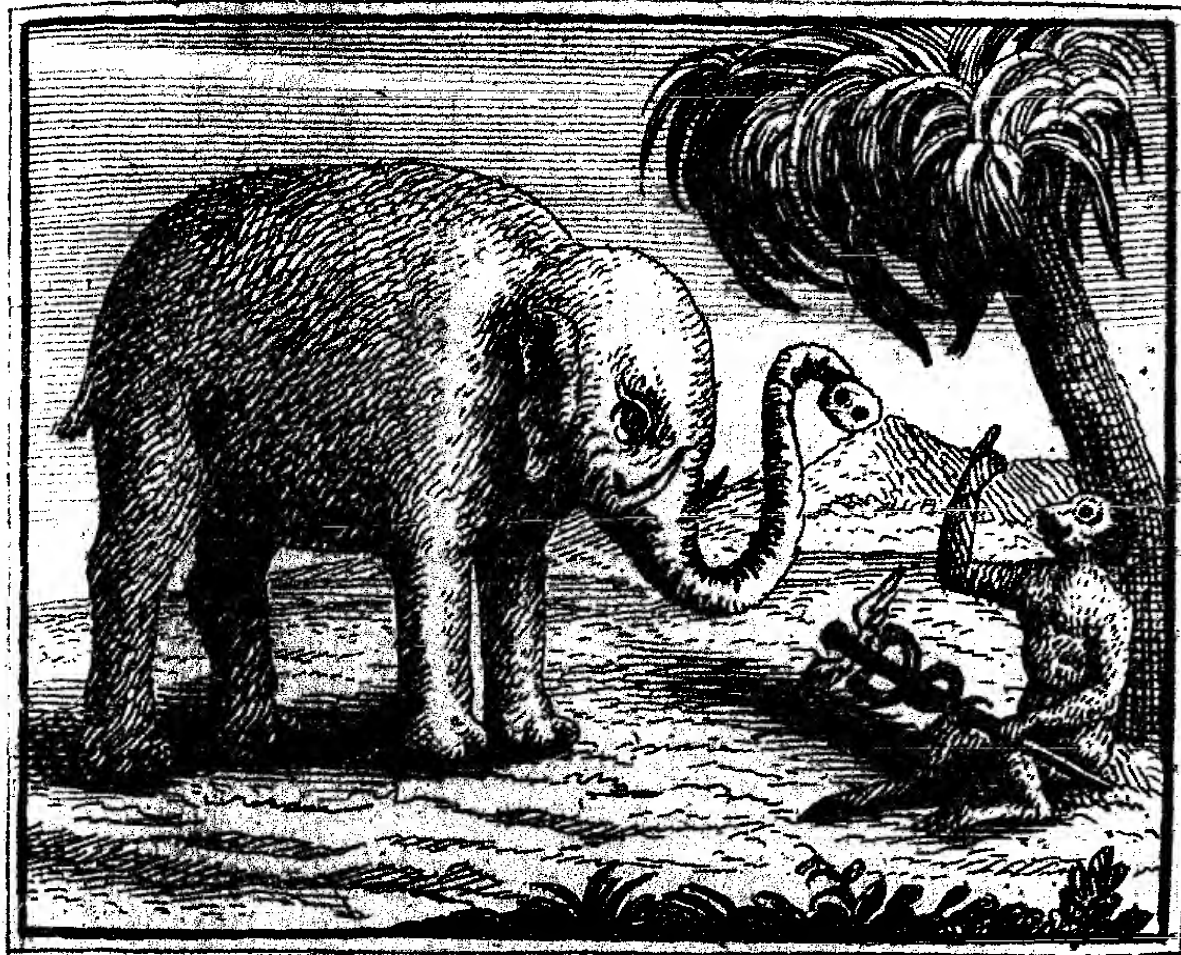
24 FABLES CHOISIES.

Contre de telles gens , quant à moi je re-
clame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit
mort.





FABLE XXI.

L'Elephant, & le Singe de Jupiter.



Autrefois l'Elephant & le Ri-
noceros

En dispute du pas & des droits
de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ
clos.

96 FABLES CHOISIES.

Le jour en étoit pris, quand quelqu'un
vint leur dire

Que le Singe de Jupiter
Portant un Caducée, avoit paru dans
l'air.

Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit
l'Histoire.

Aussi-tôt l'Elephant de croire

Qu'en qualité d'Ambassadeur

Il venoit trouver sa Grandeur.

Tout fier de ce sujet de gloire,

Il attend Maître Gille, & le trouve un
peu lent

A lui présenter sa créance,

Maître Gille enfin en passant

Va saluer son Excellence.

L'autre étoit préparé sur la légation;

Mais pas un mot : l'attention

Qu'il croioit que les Dieux eussent à sa
querelle

N'agitoit

N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du Firmament

Qu'on soit Mouche ou bien Elephant?

Il se vid donc reduit à commencer lui-même.

Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu

Un assez beau combat de son Trône suprême.

Toute la Cour verra beau jeu.

Quel combat? dit le Singe avec un front severe.

L'Elephant repartit : Quoi vous ne sçavez pas

Que le Rinoceros me dispute le pas ?

Qu'Elephantide a guerre avecque Rinocere ?

Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.

Tome III.



98 FABLES CHOISIES.

Vraiment je suis ravi d'en apprendre le
nom ,

Repartit Maître Gille , on ne s'entretient
guere

De semblables sujets dans nos vastes
Lambris.

L'Elephant honteux & surpris

Lui dit : Et parmi nous que venez-vous
donc faire ?

Partager un brin d'herbe entre quelques
Fournis.

Nous avons soin de tout : Et quant à votre
affaire ,

On n'en dit rien encore dans le conseil des
Dieux.

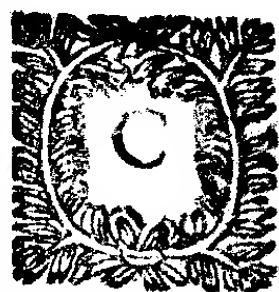
Les petits & les grands sont égaux à leurs
yeux.





FABLE XXII.

Un Fou & un Sage.



Certain Fou poursuivoit à coups
de pierre un Sage.

Le Sage se retourne, & lui dit :

Mon ami,
C'est fort bien fait à toi ; reçois cet écu
ci :

100 FABLES CHOISIES.

Tu fatigues assez pour gagner davantage.]

Toute peine, dit-on, est digne de loier.

Voi cet homme qui passe; il a de quoi paier :

Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.

Amorcé par le gain nôtre Fou s'en va faire

Même insulte à l'autre Bourgeois.

On ne le paia pas en argent cette fois.

Maint Estafier accourt : on vous happe nôtre homme,

On vous l'échine, on vous l'assomme.



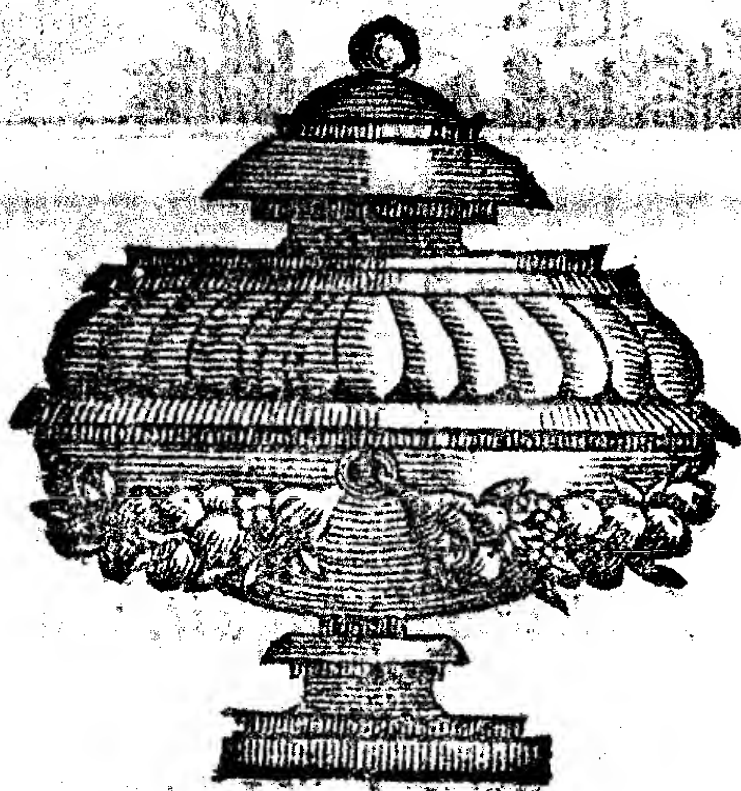
Auprès des Rois il est de pareils Fous.

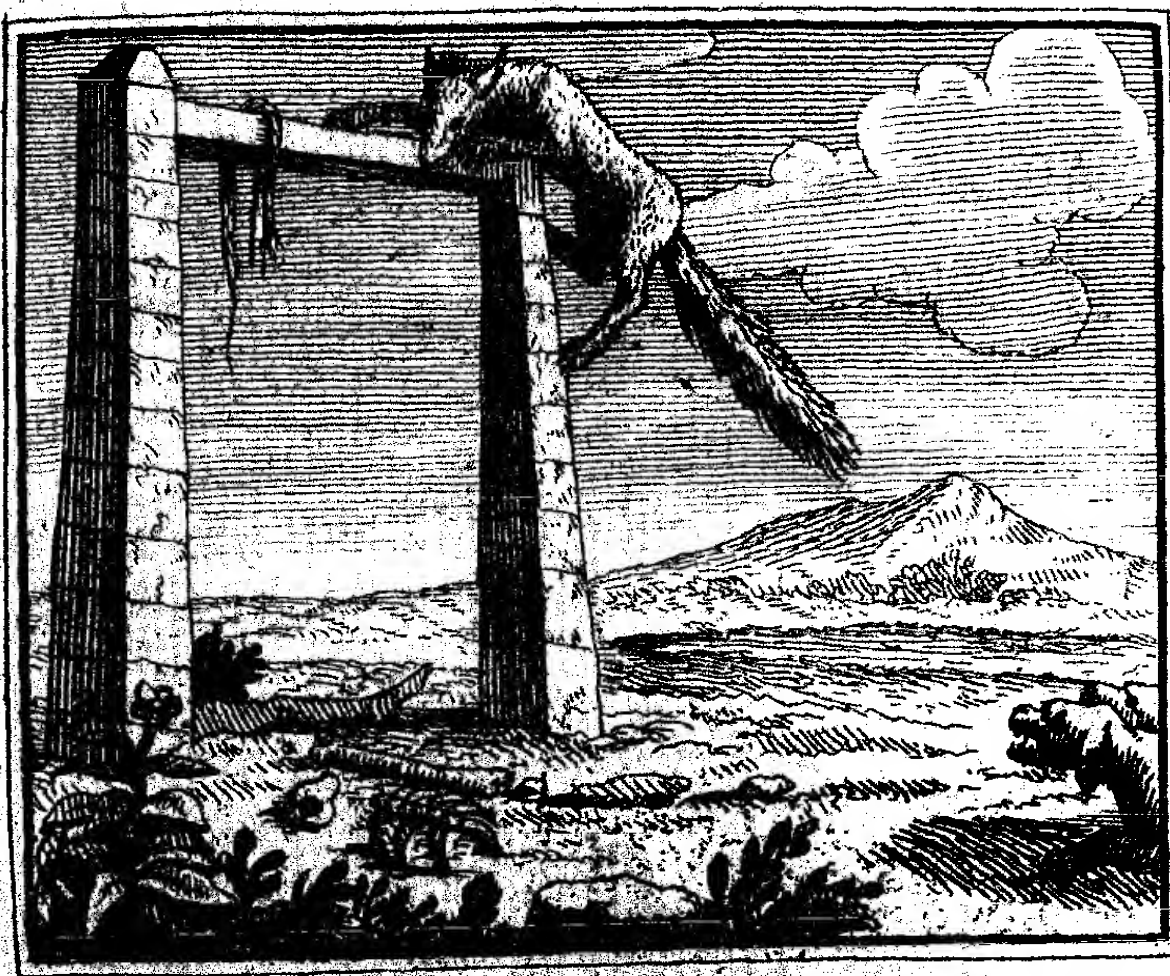
A vos dépens ils font rire le Maître.

Pour reprimer leur babil, irez-vous

Les maltraiter ? vous n'etes pas peut-
être

Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se vanger.



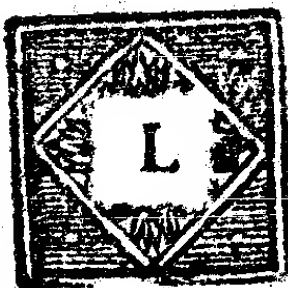


CACA: CACA: CACA: CACA: CACA

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A Madame Hervay.



E bon cœur est chez vous com-
pagnon du bon sens ,
Avec cent qualitez trop lon-
gues à déduire,

Une noblesse d'ame , un talent pour conduire

Et les affaires & les gens.

Une humeur franche & libre , & le don
d'être amie

Malgré Jupiter même , & les temps orageux.

Tout cela meritoit un éloge pompeux ;

Il en eût été moins selon votre genie ;

La pompe vous déplaît , l'éloge vous ennuie :

J'ai donc fait celui-ci court & simple. Je veux

Y coudre encore un mot ou deux

En faveur de votre patrie :

Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément ;

Leur esprit en cela suit leur temperament.

104 FABLES CHOISIES.

Creusant dans les sujets , & forts d'expe-
riences ,

Ils étendent par tout l'empire des Scien-
ces.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma
cour.

Vos gens à pénétrer l'emportent sur les
autres :

Même les Chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos Renards sont plus fins. Je m'en vais
le prouver

Par un d'eux qui , pour se sauver ,

Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué , des mieux imaginez.

Le scelerat réduit en un peril extrême ,

Et presque mis à bout par ces Chiens au
bon nez ,

Passa près d'un patibulaire.

Là des animaux ravissans ,

Blereaux, Renards, Hiboux, race encline
à mal faire,

Pour l'exemple pendus instruisoient les
passans.

Leur confrere aux abois entre ces morts
s'arrange.

Je croi voir Annibal qui, pressé des Ro-
mains,

Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne
le change,

Et sçait en vieux Renard s'échaper de leurs
mains.

Les Clefs de Meute parvenuës
A l'endroit où pour mort le traître se
pendit,

Remplirent l'air de cris : leur Maître les
rompit,

Bien que de leurs abois ils perçassent les
nuës.

Il ne put soupçonner ce tour assez plaifant.

106 FABLES CHOISIES.

Quelque Terrier, dit-il, a sauvé mon galant.

Mes Chiens n'appellent point audelà des colonnes

Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam,

Voilà maint basset clabaudant ;

Voilà nôtre Renard au charnier se guindant,

Maître pendu croïoit qu'il en iroit de même

Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;

Mais le pauvre ce coup y laissa ses houzoux ;

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.

Le Chasseur, pour trouver sa propre feureté,

N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;

Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie

Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

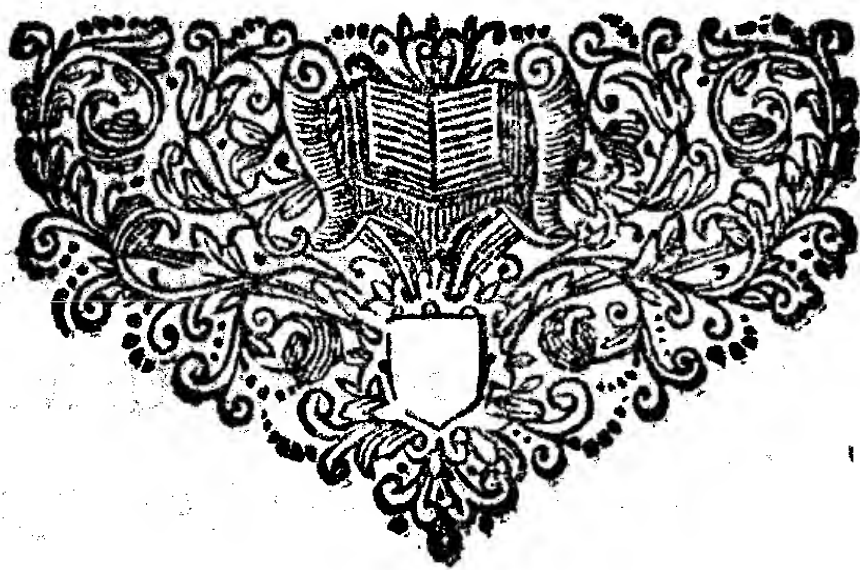
Je reviens à vous non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Trop abondant pour ma Lire :

Peu de nos chants, peu de nos Vers
Par un encens flatteur amusent l'Univers,
Et se font écouter des Nations étrangères :

Votre Prince vous dît un jour ,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre Pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse :

C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces Ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirez de l'Isle de Cythere ?
Vous voyez par là que j'entens
Mazarin des Amours Déesse tutelaire.





FABLE XXIV.

Daphnis & Alcimadure.

Imitation de Theocrite.

A Madame de la Mesangere.

Imable fille d'une mere
 A qui seule aujourd'hui mille
 cœurs font la cour,

110 FABLES CHOISIES.

Sans ceux que l'amitié rend soigneux de
vous plaire,

Et quelques-uns encor que vous garde
l'amour.

Je ne puis qu'en cette Preface

Je ne partage entre elle & vous

Un peu de cet encens qu'on recueille au
Parnasse,

Et que j'ai le secret de rendre exquis &
& doux.

Je vous dirai donc . . . Mais tout
dire ;

Ce seroit trop ; il faut choisir ,

Ménageant ma voix & ma Lire ,

Qui bien-tôt vont manquer de force & de
loisir.

Je lourai seulement un cœur plein de ten-
dresse,

Ces nobles sentimens, ces graces, cet es-
prit ;

Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtresse ,

Sans celle dont sur vous l'éloge rejallit.

Gardez d'environner ces roses

De trop d'épines , si jamais

L'Amour vous dit les mêmes choses ,

Il les dit mieux que je ne fais.

Aussi sçait-il punir ceux qui ferment l'oreille

A ses conseils : Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille

Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir ;

On l'appelloit Alcimadure ,

Fier & farouche objet , toujours courant
aux bois ,

Toujours sautant aux prez , dansant sur
la verdure ,

Et ne connoissant autres loix.

112 FABLES CHOISIES.

Que son caprice ; au reste égalant les plus
belles ,

Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût , pas même en
ses rigueurs ;

Quelle l'eût on trouvée au fort de ses fa-
veurs ?

Le jeune & beau Daphnis , Berger de no-
ble race ,

L'aima pour son malheur : jamais la moins
dre grace ,

Ni le moindre regard , le moindre mot
enfin ,

Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.

Las de continuer une poursuite vaine ,

Il ne songea plus qu'à mourir ;

Le desespoir le fit courir

A la porte de l'Inhumaine.

Helas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa
peine ;

On

On ne daigna lui faire ouvrir
 Cette maison fatale , ou parmi ses Com-
 pagnes
 L'Ingrate , pour le jour de sa nati-
 vité ,

Joignoit aux fleurs de sa beauté
 Les trésors des jardins & des vertes cam-
 pagnes :

J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ,

Mais je vous suis trop odieux ,
 Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le
 reste

Vous me refusiez même un plaisir si fu-
 neste.

Mon pere après ma mort , & je l'en ai
 chargé ,

Doit mettre à vos pieds l'héritage

Que vôtre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâtu-
 rage ,

114 FABLES CHOISIES.

Tous mes troupeaux , avec mon
chien,
Et que du reste de mon bien
Mes Compagnons fondent un Tem-
ple ,
Où votre image se contemple ,
Renouvellans de fleurs l'Autel à tout
moment ;
J'aurai pres de ce Temple un simple mo-
nument ;
On gravera sur la bordure :
*Daphnis mourut d'amour ; Passant arrête-
toi :
Pleure , & di : Celui-ci succomba sous la
loi
De la cruelle Alcimadure.*
A ces mots par la Parque il se sentit at-
teint ;
Il auroit poursuivi , la douleur le pré-
vint :

Son Ingrate sortit triomphante & parée.

On voulut, mais en vain, l'arrêter un
moment,

Pour donner quelques pleurs au sort de
son Amant.

Elle insulta toujours au fils de Cythe-
rée,

Menant dès ce soir même, au mépris de
ses Loix,

Ses Compagnes danser autour de la Sta-
tuë ;

Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du
poids ;

Une voix sortit de la nuë ;

Echo redit ces mots dans les airs épan-
dus ;

*Que tout aime à present l'Insensible n'est
plus.*

Cependant de Daphnis l'Ombre au Styx
descenduë

116 FABLES CHOISIES.

Fremit, & s'étonna la voiant accourir,
Tout l'Erebe entendit cette Belle homicide
S'excuser au Berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulyffe, & Didon son
perfide.





FABLE XXIV.

*Philemon & Baucis.*Sujet tiré des *Metamorphoses* d'Ovide.

*A Monseigneur le Duc de
Vendôme.*



I l'or, ni la grandeur ne nous
rendent heureux ;

Ces deux Divinitez n'accordent
à nos vœux.

118 FABLES CHOISIES.

Que des biens peu certains , qu'un plaisir
peu tranquile ,

Des soucis dévorans c'est l'éternel azile ,

Veritables Vautours que le fils de Japet

Représente enchaîné sur son triste som-
met.

L'humble toict est exempt d'un tribut si
funeste ;

Le Sage y vit en paix , & méprise le reste.

Content de ces douceurs , errant parmi les
bois ,

Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe en-
vironne ,

Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle
donne.

Approche-t-il du but , quitte-t-il ce sé-
jour ,

Rien ne trouble sa fin , c'est le soir d'un
jour.

Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple ,

Tous deux virent changer leur Cabane
en un Temple.

Hyménée & l'Amour par des desirs con-
stants

Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux
Printemps :

Ni le temps , ni l'hymen n'éteignirent leur
flâme ;

Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.

Ils scûrent cultiver, sans se voir assistez,

leur enclos & leur champ par deux fois
vingt Etez.

Ceux seuls ils composoient toute leur Re-
publique,

heureux de ne devoir à pas un domesti-
que

le plaisir ou le gré des soins qu'ils se ren-
doient.

no FABLES CHOISIES.

Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient ;

L'amitié modera leurs feux sans les détruire.

Et par des traits d'amour scût encore se produire.

Ils habitoient un Bourg , plein de gens dont le cœur

Joignoit aux duretez un sentiment moqueur.

Jupiter resolut d'abolir cette engeance.

Il part avec son fils le Dieu de l'Eloquence ;

Tous deux en Pelerins vont visiter ces lieux :

Mille logis y sont , un seul ne s'ouvre aux Dieux.

Prêts enfin à quitter un séjour si profane ,

Ils virent à l'écart une étroite cabane ,
Demeure

Demenre hospitaliere , humble & chaste
maison.

Mercurc frappe , on ouvre ; aussi-tôt Phi-
lemon

Vient au devant des Dieux , & leur tient
ce langage :

Vous me semblez tous deux fatiguez du
voïage ;

Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des Dieux a fait que nous le con-
servons :

Usez-en ; saluez ces Penates d'argile :

Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple
bois ;

Depuis qu'on l'a fait d'or il est sourd à nos
voix.

Baucis, ne tardez point , faites tiedir cette
onde ;

Encor que le pouvoir au desir ue réponde,

122 FABLES CHOISIES.

Nos Hôtes agréront les soins qui leur
sont dûs.

Quelques restes de feu sous la cendre
épandus

D'un souffle haletant par Baucis s'allu-
merent ;

Des branches de bois sec aussi-tôt s'en-
flammerent.

L'onde tiède , on lava les pieds des Voïa-
geurs.

Philemon les pria d'excuser ces lon-
gueurs :

Et pour tromper l'ennui d'une attente
importune

Il entretint les Dieux , non point sur la
fortune ,

Sur ses jeux , sur la pompe & la grandeur
des Rois ,

Mais sur ce que les champs , les vergers
& les bois

Ont de plus innocent , de plus doux , de
plus rare ;

Cependant par Baucis le festin se pre-
pare.

La table où l'on servit le champêtre re-
pas ,

Fut d'ais non façonnez à l'aide du com-
pas ;

Encore assure-t-on, si l'histoire en est cruë,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit
rompuë.

Baucis en égala les appuis chancelans

Du débris d'un vieux vase , autre injure
des ans.

Un tapis tout usé couvrit deux escabel-
les :

Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes so-
lemnelles.

Le linge orné de fleurs fut couvert pour
tous mets

124 FABLES CHOISIES.

D'un peu de lait , de fruits , & des dons
de Cérés.

Les divins Voyageurs alterez de leur
course ,

Mêloient au vin grossier le cristal d'une
source.

Plus le vase versoit , moins il s'alloit vuidant.

Philemon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenoüillèrent ;

A ce signe d'abord leurs yeux se défilèrent.

Jupiter leur parut avec ces noirs sourcis
Qui font trembler les Cieux sur leurs
Poles assis.

Grand Dieu , dit Philemon , excusez notre
faute.

Quels humains auroient crû recevoir un
tel Hôte ?

Ces mets , nous l'avoïons , sont peu délicieux ,

Mais quand nous serions Rois , que donner à des Dieux ?

C'est le cœur qui fait tout ; que la terre
& que l'onde

Aprêtent un repas pour les Maîtres du monde ,

Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.

Baucis fort à ces mots pour réparer l'erreur ;

Dans le verger couroit une perdrix privée ,

Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :

Elle en veut faire un mets , & la poursuit en vain ;

La volatile échape à sa tremblante main ;

26 FABLES CHOSES.

Entre les pieds des Dieux elle cherche un
afile :

Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercede. Et déjà les valons
Voïoient l'ombre en croissant tomber du
haut des monts.

Les Dieux sortent enfin , & font sortir
leurs Hôtes.

De ce Bourg, dit Jupin , je veux punir les
fautes ;

Suivez-nous : Toi, Mercure, appelle les
vapeurs.

O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni
vos cœurs.

Il dit : Et les Autans troublent déjà la
plaine.

Nos deux Epoux suivoient , ne marchans
qu'avec peine.

Un appui de roseau soulageoit leurs vieux
ans.

Moitié secours des Dieux , moitié peur se
hâtans ,

Sur un mont assez proche enfin ils arri-
verent.

A leurs pieds aussi-tôt cent nuages cre-
verent.

Des ministres du Dieu les escadrons flot-
tans

Entraînerent sans choix animaux, habi-
tans ,

Arbres , maisons , vergers , toute cette de-
meure ;

Sans vestige du Bourg , tout disparut sur
l'heure.

Les vieillards déploroient ces severes des-
tins.

Les animaux perir ! car encor les hu-
mains ,

Tous avoient dû tomber sous les celestes
armes ;

128 FABLES CHOISIES.

Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble Toiet devient Temple, & les murs

Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.

De pilastres massifs les cloisons revêtues,

En moins de deux instans s'élèvent jusque aux nuës,

Le chaume devient or ; tout brille en ce pourpris ;

Tous ces événemens sont peints sur le lambris.

Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,

Ceux-ci furent tracez d'une main immortelle.

Nos deux Epoux surpris, étonnez, confondus,

Se crurent par miracle en l'Olimpe rendus.

Vous comblez , dirent-ils , vos moindres creatures ;

Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures

Pour présider ici sur les honneurs divins ,
Et Prêtres vous offrir les vœux des Pélerins ?

Jupiter exauça leur priere innocente.

Helas ! dit Philemon , si vôtre main puissante

Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels ,

Ensemble nous mourrions en servant vos Autels ;

Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice ,

D'autres mains nous rendroient un vain & triste office :

Je ne pleurerois point celle-ci , ni ses
yeux

Ne troubleroient non plus de leurs larmes
ces lieux,

Jupiter à ce vœu fut encor favorable :

Mais oserai-je dire un fait presque in-
croïable ?

Un jour qu'assis tous deux dans le sacré
parvis ,

Ils contoient cette histoire aux Pelerins
ravis ,

La troupe à l'entour d'eux debout prétoit
l'oreille.

Philemon leur disoit : Ce lieu plein de mer-
veille

N'a pas toujours servi de Temple aux Im-
mortels.

Un Bourg étoit autour ennemi des Autels,
Gens barbares , gens durs , habitacle
d'impies ;

Du celeste courroux tous furent les hosties ;

Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris.

Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales
Philemon regardoit Baucis par intervalles ;
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.

Il veut parier l'écorce a sa langue pressée ;
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée ;
Le corps n'est tantôt plus que feuillage &
que bois.

D'étonnement la Troupe , ainsi qu'eux
perd la voix ;

Même instant , même sort à leur fin les
entraîne ;

Baucis devient Tilleul , Philemon devient
Chêne.

132 FABLES CHOISIES.

On les va voir encore , afin de meriter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit
goûter.

Ils courbent sous le poids des offrandes
sans nombre.

Pour peu que des Epoux sejourment sous
leur ombre ,

Ils s'aiment jusqu'au bout , malgré l'effort
des ans.

Ah si ! mais autre-part j'ai porté mes
presens.

Celebrons seulement cette Metamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces Vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à
l'Univers.

Quelque jour on verra chez les Races fu-
tures.

Sous l'appui d'un grand nom passer ces
Avantures.

Vendôme, consentez au los que j'en attends ;

Faites - moi triompher de l'Envie & du Temps.

Enchaînez ces demons , que sur nous ils n'attendent ,

Ennemis des Heros & de ceux qui les chantent.

Je voudrois pouvoir dire en un stile assez haut

Qu'ayant mille vertus , vous n'avez nul défaut.

Toutes les celebrer seroit œuvre infinie :

L'entreprise demande un plus vaste génie ;

Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?

Sans parler de celui qui force à vous aimer ;

Vous joignez à ces dons l'amour des beaux Ouvrages ,

134 FABLES CHOISIES.

Vous y joignez un goût plus feur que nos
suffrages ;

Don du Ciel , qui peut seul tenir lieu des
presens

Que nous font à regret le travail & les ans.

Peu de gens élevez , peu d'autres encor
même

Font voir par ces faveurs que Jupiter les
aime.

Si quelque enfant des Dieux les possède,
c'est vous ;

Je l'ose dans ces Vers soutenir devant
tous :

Clio sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous
plaire :

On dit qu'elle & ses Sœurs, par l'ordre
d'Apollon ,

Transportent dans Anet tout le sacré
Vallon ;

Je le crois. Puissions-nous chanter sous les
ombrages

Des arbres dont ce lieu va border ses ri-
vages !

Pussent-ils tout d'un coup élever leurs
sourcis !

Comme on vid autrefois Philemon &
Baucis.





FABLE XXVI.

La Matrone d'Ephese.



'Il est un conte usé, commun,
& rebatu,
C'est celui qu'en ces Vers j'ac-
commode à ma guise.

Et pourquoi donc le choisis-tu ?

Qui t'engage à cette entreprise ?

N'a-

N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?

Quelle grace aura ta Matrone

Au prix de celle de Pétrone ?

Comment la rendras-tu nouvelle à nos
esprits ?

Sans répondre aux censeurs, car c'est chose
infinie ,

Voïons si dans mes Vers je l'aurai rajeu-
nie.

Dans Ephèse il fut autrefois •

Une Dame en sagesse & vertus sans égale,

Et selon la commune voix

Aïant sçû raffiner sur l'amour conjugale.

Il n'estoit bruit que d'elle & de sa chasteré :

On l'alloit voir par rareté ;

C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa
parrie !

Chaque Mere à sa Bru l'alleguoit pour
patron ;

Tome III.

M

138 FABLES CHOISIES.

Chaque Epoux la prônoit à sa Femme chérie ;

D'elle descendent ceux de la Prudoterie ,
Antique & celebre maison.

Son Mari l'aimoit d'amour folle.

Il mourut. De dire comment ,
Ce seroit un détail frivole ;

Il mourut , & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient
consolée ,

Si les biens réparoient la perte d'un Mari
Amoureux autant que cheri.

Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le foin du demeu-
rant ,

Et du bien qu'elle aura fait le compte en
pleurant.

Celle-ci par ses cris mettoit tout en al-
larne ;

Celle ci faisoit un vacarme.

Un bruit , & des regrets à percer tous les
cœurs ;

Bien qu'ont sçache qu'en ces malheurs,
De quelque desespoir qu'une ame soit at-
teinte ,

La douleur est toujours moins forte que
la plainte ,

Toujours un peu de fâste entre parmi les
pleurs.

Chacun fit son devoir de dire à l'affli-
gée ,

Que tout a sa mesure , & que de tels re-
grets

Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par là la douleur rengre-
gée.

Enfin ne voulant plus jouir de la clarté

Que son Epoux avoit perduë ,
Elle entre dans sa tombe , en ferme vo-
lonté

140 FABLES CHOISIES.

D'accompagner cette ombre aux enfers
descenduë.

Et voiez ce que peut l'excessive amitié ;
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)

Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.

Prête, je m'entends bien ; c'est-à-dire en
un mot ,

N'ayant examiné qu'à demi ce complot ,

Et jusques à l'effet courageuse & hardie.

L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie.

Toutes deux s'entraimoient, & cette passion

Etoit cruë avec l'âge au cœur des deux
femelles ;

Le Monde entier à peine eut fourni deux
modeles

D'une telle inclination.

Comme l'Esclave avoit plus de sens que la
Dame ,

Elle laissa passer les premiers mouvemens,
Puis tâcha , mais en vain , de remettre
cette ame

Dans l'ordinaire train des communs sen-
timens.

Aux consolations la Veuve inaccessible,
S'appliquoit seulement à tout moïen pos-
sible

De suivre le Défunt aux noirs & tristes
lieux :

Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ses
yeux

Du trefor qu'enfermoit la biere ,
Froide dépouille , & pourtant chere.
C'étoit-là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.

La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Nôtre Veuve choisit pour sortir d'ici bas.

142 FABLES CHOISIES.

Un jour se passe , & deux sans autre nou-
riture

Que ses profonds soupirs , que ses fré-
quens hélas ,

Qu'un inutile & long murmure.
Contre les Dieux , le fort , & toute la na-
ture.

Enfin sa douleur n'obmit rien ,
Si la douleur doit s'exprimer si bien,

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau , mais bien diffé-
remment ,

Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là
laissé.

Un Soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance

Que si d'autres voleurs , un parent , un
ami

L'enlevoient , le Soldat nonchalant , en-
dormi !

Rempliroit aussi-tôt sa place ,

C'étoit trop de sévérité ;

Mais la publique utilité

Défendoit que l'on fît au Garde aucune
grace.

Pendant la nuit il vid aux fentes du tom-
beau

Briller quelque clarté , spectacle assez nou-
veau.

Curieux il y court , entend de loin la
Dame

Remplissant l'air de ses clameurs :

Il entre , est étonné , demande à cette
femme ,

Pourquoi ces cris , pourquoi ces pleurs ,

Pourquoi cette triste musique ,

144 FABLES CHOISIES.

Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?

Occupée à ses pleurs , à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles.

Le mort pour elle y répondit ;

Cet objet sans autres paroles

Disoit assez par quel malheur

La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.

Nous avons fait serment , ajouta la Suivante ,

De nous laisser mourir de faim & de douleur.

Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention ;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie.

Le tems avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit

Poursuivit le Soldat , vous défend l'aliment ,

Voïez-moi manger seulement ;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel
tempérament

Ne déplut pas aux deux femelles ,
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé ;
Ce qu'il fit : & l'Esclave eut le cœur fort
tenté

De renoncer dés-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.

Madame , ce dit - elle , un penser m'est
venu :

Qu'importe à votre Epoux que vous cessiez de vivre ?

Croïez-vous que lui-même il fût homme
à vous suivre ,

Si par votre trépas vous l'aviez prevenu ?

146 FABLES CHOISIES.

Non, Madame, il voudroit achever sa
carrière.

La nôtre sera longue encor si nous vou-
lons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la
bière ?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces mai-
sons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous
presse ? attendons ;

Quant à moy je voudrois ne mourir que
ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les
morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regar-
dée ?

Tantôt en voiant les trefors

Dont le Ciel prit plaisir d'orner vôtre vi-
sage,

Je disois, hélas ! c'est dommage,

Nous mêmes nous allons enterrer tout
cela.

A ce discours flateur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il
tira

Deux traits de son carquois : de l'un il
entama

Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la
Dame :

Jeune & belle elle avoit sous ses pleurs de
l'éclat,

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pû l'aimer, & même étant
leur femme

Le Garde en fut épris : les pleurs & la
pitié,

Sorte d'amours aiant ses charmes,

Tout y fit : Une belle alors qu'elle est en
larmes

En est plus belle de moitié.

148 FABLES CHOISIES.

Voilà donc nôtre Veuve écoutant la
louange ,

Poison qui de l'aniour est le premier de-
gré ;

La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle
mange ,

Il fait tant que de plaire , & se rend en
effet

Plus digne d'être aimé que le mort le mieux
fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrez , comme l'on peut
penser :

De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;

Je ne le trouve pas étrange :

Elle écoute un Amant , elle en fait un
Mari ;

Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant
cheri.

Pendant cet hymenée un voleur se bazarde

D'enlever le dépôt commis aux soins du
Garde.

Il en entend le bruit ; il y court à grands
pas ;

Mais en vain , la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embar-
ras ,

Ne sçachant où trouver retraite.
L'Esclave alors lui dit le voïant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les Loix ne vous feront , dites-vous , nulle
grace ?

Si Madame y consent j'y remédierai
bien.

Mettons notre mort en la place ,
Les passans n'y connoîtront rien.
La Dame y consentit. O volages femel-
les !

350 FABLES CHOISIES.

La femme est toujours femme ; il en est
qui sont belles ,

Il en est qui ne le sont pas.

S'il en étoit d'assez fideles ,

Elles auroient assez d'apas.

Prudes vous vous devez défier de vos
forces.

Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention

Est de résister aux amorces ,

La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution

Nous trompe également ; témoin cette

Matrone.

Et n'en déplaise au bon Petrone.

Ce n'étoit pas un fait tellement merveil-
leux ,

Qu'il en dût proposer l'exemple à nos
neveux.

Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on

lui vid faire ,

Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal
formé ;

Car de mettre au patibulaire,

Le corps d'un mari tant aimé,

Ce n'étoit pas peut-être une si grande af-
faire.

Cela lui sauvoit l'autre ; & tout considéré,

Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur
enterré.





FABLE XXVII.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.



N jour Satan , Monarque des
Enfers,
Faisoit passer ses Sujets en re-
vûë.

Là confondus tous les états divers ,

Princes & Rois , & la tourbe menuë ,
Jettoient maint pleur , pouffoient maint
& maint cri ,

Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit en passant à chaque ame ;

Qui t'a jettée en l'éternelle flame ?

L'une disoit , Helas ! c'est mon Mari ;

L'autre aussi - tôt répondoit , C'est ma
Femme.

Tant & tant fut ce discours repeté ,

Qu'enfin Satan dit en plein Consistoi-
re :

Si ces gens-ci disent la verité ,

Il est aisé d'augmenter nôtre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le verifier.

Pour cet effet il nous faut envoïer

Quelque Demon plein d'art & de pru-
dence ;

Qui non content d'observer avec soin

Tous les Hymens dont il sera témoin ,

134 FABLES CHOISIES.

Y joigne aussi sa propre experience.

Le Prince aiant proposé la Sentence,

Le noir Senat suivit tout d'une voix.

De Belphegor aussi-tôt on fit choix.

Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,

Grand éplucheur , clair-voiant à merveil-
les ,

Capable enfin de penetrer dans tout ,

Et de pousser l'examen jusqu'au bout.

Pour subvenir aux fraix de l'entreprise ,

On lui donna mainte & mainte remise ,

Toutes à vûe , & qu'en lieux differens

Il pût toucher par des correspondans.

Quant au surplus , les fortunes humaines,

Les biens , les maux , les plaisirs & les pei-
nes ,

Bref ce qui suit nôtre condition ,

Fut une annexe à sa legation.

Il se pouvoit tirer d'affliction ,

Par ses bons tours , & par son industrie ,

Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain tems :
Sa mission devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverse & qui passe
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde & l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guere, un moment y con-
duit.

Nôtre Demon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépense.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là sous le nom du Seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche hom-
me ;

Grosse maison, grand train, nombre de
gens,

Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtez

156 FABLES CHOISIES.

Gens à ses frais , soit pour ses voluptez,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange : Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flaterie.
Diable n'eût onc tant d'honneurs en sa
vie.

Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de
belle

Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner , tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle ,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les presens s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit , & le redis encor ;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers , que l'argent & que l'or.
Nôtre Envoié cependant tenoit compte

De chaque Hymen , en journaux diffé-
rens ;

L'un des Epoux satisfaits & contens ,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.

A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors ;
Belle , & bien faite , & peu d'autres tré-
fors ;

Noble d'ailleurs , mais d'un orgueil ex-
trême ;

Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

Pour Roderic on en fit la demande.

Le Pere dit que Madame Honnesta ,
C'étoit son nom , avoit eu jusques-là

Force Partis ; mais que parmi la bande

Il pourroit bien Roderic preferer ,

Et demandoit tems pour délibérer.

158 FABLES CHOISIES.

On en convient. Le poursuivant s'applique

A gagner celle où ses vœux s'adrescoient.

Fêtes & bals , serenades , musique ,

Cadeaux , festins , bien fort apétissoient ,

Alteroient fort le fonds de l'Ambassade.

Il n'y plaint rien , en use en grand Seigneur ,

S'épuise en dons. L'autre se persuade

Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.

Conclusion qu'après forces prieres ,

Et des façons de toutes les manieres ,

Il eut un oui de Madame Honneste.

Auparavant le Notaire y passa :

Dont Belphegor se mocquant en son ame ;

Hé quoi , dit-il , on acquiert une Femme

Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.

Il eut raison : ôtez d'entre les hommes

La simple foi , le meilleur est ôté.

Nous nous jettons, pauvres gens que nous
sommes ,

Dans les procès en prenant le revers.

Les si, les cas , les Contrac̃ts sont la porte

Par où la noise entra dans l'Univers :

N'espérons pas que jamais elle en sorte.

Solemnitez & loix n'empêchent pas

Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des dé-
bats.

C'est le cœur seul qui peut rendre tran-
quille.

Le cœur fait tout , le reste est inutile.

Qu'ainsi ne soit , voyons d'autres états.

Chez les Amis tout s'excuse, tout passe ;

Chez les Amans tout plaît , tout est par-
fait ;

Chez les Epoux tout ennuie & tout
lasse.

160 FABLES CHOISIES.

Le devoir nuit , chacun est ainsi fait :
Mais , dira-t-on , n'est-il en nulles guises
D'heureux ménage ? après meur examen,
J'appelle un bon , voir un parfait Hymen,
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
Dés que chez lui le Diable eut amené
Son Epousée , il jugea par lui-même
Ce qu'est l'Hymen avec un tel Demon :
Toujours débats , toujours quelque sermon

mon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel que Madame Honnête
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui falloit quelque simple Bourgeoise ,
Ce disoit-elle ; un petit Trafiquant
Traiter ainsi les Filles de mon rang !

Meritoit.

Meritoit-il femme si vertueuse ?

Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :

J'en ai regret , & si je faisois bien

Il n'est pas seur qu'Honnesta ne fît rien :

Ces prudes-là nous en font bien accroire.

Nos deux Epoux , à ce que dit l'Histoire,

Sans disputer n'étoient pas un moment.

Souvent leur guerre avoit pour fonde-
ment

Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement

D'Été , d'Hyver , d'entre-tems , bref un

monde

D'inventions propres à tout gâter.

Le pauvre Diable eut lieu de regretter

De l'autre Enfer la demeure profonde.

Pour comble enfin Roderic épousa

La parenté de Madame Honnesta ,

Ayant sans cesse & le pere & la mere ,

Et la grand' sœur avec le petit frere,

De ses deniers mariant la grand' sœur,

Tome III.

○

Et du petit païant le Precepteur.

Je n'ai pas dit la principale cause

De sa ruine infaillible accident ;

Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.

Un Intendant ? qu'est-ce que cette chose ?

Je définis cet être , un animal

Qui , comme on dit , sçait pêcher en eau

trouble ;

Et plus le bien de son Maître va mal ,

Plus le sien croît , plus son profit redou-

ble ;

Tant qu'aisément lui-même acheteroit

Ce qui de net au Seigneur resteroit :

Dont par raison bien & dûment déduite

On pourroit voir chaque chose réduite

En son état , s'il arrivoit qu'un jour

L'autre devinst l'Intendant à son tour ;

Car regagnant ce qu'il eut étant Maître

Ils reprendroient tous deux leur premier

être.

Le seul recours du pauvre Roderic ,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il pretendoit devoir remplir sa bour-
se,
Espoir douteux , incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A nôtre Epoux , ainsi tout alla mal.
Ses Agents tels que la plupart des nô-
tres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
Et vid aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns , mal servi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à païer,
Et qu'à sa porte il vid le créancier ,
Force lui fut d'esquiver par la fuite ,
Gagnant les champs , où de l'âpre pour-
suite
Il se sauva chez un certain Fermier ,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo , c'étoit le nom du Sire ,

164 FABLES CHOISIES.

Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses Creanciers , & sa Femme encor pire :
Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens , & de s'y remparer,
D'y tenir bon : Iroit-on là le prendre ?
Dame Honnesta viendrait-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse , & qu'il est las d'entendre.

Que de ces corps trois fois il sortiroit ,
Si-tôt que lui Matheo l'en prîroit ;
Trois fois sans plus , & ce pour récompense

De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.

Ce que le sien , ouvrage fantastique ,

LIVRE VII. 165

Devint alors , l'Histoire n'en dit rien.
 Son coup d'essai fut une Fille unique
 Où le Galand se trouvoit assez bien ;
 Mais Matheo moïennant grosse somme
 L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
 C'étoit à Naple , il se transporte à Rome ;
 Saisit un corps : Matheo l'en bannnit ,
 Le chasse encore ; autre somme nouvelle.
 Trois fois enfin , toujours d'un corps fe-
 melle ,
 Remarquez bien , nôtre Diable fortit.
 Le Roi de Naples avoit lors une Fille ,
 Honneur du sexe , espoir de sa famille ;
 Maint jeune Prince étoit son poursui-
 vant ,
 Là d'Honnesta Belphegor se sauvant ,
 On ne le put tirer de cet azile.
 Il n'étoit bruit aux champs comme à la
 ville
 Que d'un manant qui chassoit les Esprits.

166 FABLES CHOISIES.

Cent mille écus d'abord lui sont promis.

Bien affligé de manquer cette somme ,
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer

Que Belphegor se laissât conjurer)

Il la refuse : il se dit un pauvre homme ,
Pauvre pecheur , qui sans sçavoir comment ,

Sans dons du Ciel , par hazard seulement ,

De quelques corps a chassé quelque Diable ,

Apparemment chetif , & misérable ,

Et ne connoît celui-ci nullement.

Il a beau dire ; on le force on l'ameine ,

On le menace , on lui dit que sous peine

D'être pendu , d'être mis haut & court

En un gibet , il faut que sa puissance

Se manifeste avant la fin du jour.

Dés l'heure même on vous met en présence

Nôtre Demon & son Conjurateur.

D'un tel combat le Prince est spectateur.

Chacun y court, n'est fils de bonne mere

Qui pour le voir ne quitte toute affaire.

D'un côté sont le gibet & la hart,

Cent mille écus bien comptez d'autre part.

Matheo tremble, & lorgne la finance.

L'Esprit malin voiant sa contenance

Rioit sous cape, alleguoit les trois fois;

Dont Matheo suoit dans son harnois,

Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.

Le tout en vain : Plus il est en alarmes,

Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit

Que sur ce Diable il n'avoit nul credit.

On vous le hape & mene à la potence.

Comme il alloit haranguer l'assistance,

Necessité lui suggera ce tour :

168 FABLES CHOISIES.

Il dit tout bas qu'on batît le tambour ;
Ce qui fut fait ; de quoi l'Esprit immonde
Un peu surpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? coquin , qu'entends-
je là ?

L'autre répond : C'est Madame Hon-
nesta

Qui vous reclame , & va par tout le
Monde

Cherchant l'Epoux que le Ciel lui don-
na.

Incontinent le Diable décampa ,
S'enfuit au fonds des Enfers , & conta
Tout le succès qu'avoit eu son voiage.
Sire , dit-il , le nœud du Mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
Vôtre Grandeur voit tomber ici-bas ,
Non par flocons , mais menu comme
pluie ,

Ceux que l'Hymen fait de sa Confrerie ;
J'ai

J'ai par moi même examiné le cas.
Non que de soi la chose ne soit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux destin ;
Mais comme tout se corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'est en votre Couronne.

Satan le crut : il fut récompensé ,
Encor qu'il eût son retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas mer-
veilles

Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreil-
les ,

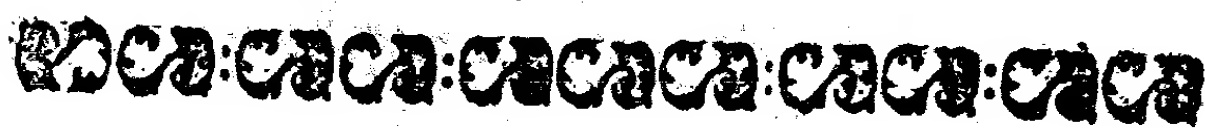
Toujours le même , & toujours sur un
ton ,

Il fut contraint d'enfiler la venelle ;
Dans les Enfers , encore en change-t-on ;
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que pretends-je inferer ?

170 FABLES CHOISIES.

Premierement je ne sçai pire chose
Que de changer son logis en prison :
En second lieu , si par quelque raison
Vôtre ascendant à l'Hymen vous expose ,
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut ;
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.





XXVII.

Les Filles de Minée.

Sujet tiré des Metamorphoses
d'Ovide.



E chante dans ces Vers les Filles
de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès
l'enfance adonnée,

P ij

172 FABLES CHOISIES.

Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs ja-
loux.

Tout Dieu veut aux humains se faire re-
connaître.

On ne voit point les champs répondre
aux soins du Maître,

Si dans les jours sacrez autour de ses gue-
rets

Il ne marche en triomphe à l'honneur de
Cérés.

La Grece étoit en jeux pour le fils de Sé-
mele.

Seules on vid trois sœurs condamner ce
saint zele.

Alcithoé l'aînée aiant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc toujours des
Dieux nouveaux ?

L'Olympe ne peut plus contenir tant de
têtes,

Ni l'an fournir de jours assez pour tant
de Fêtes.

Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux
divers

De ce Dieu qui purgea de monstres l'Uni-
vers ;

Mais à quoi sert Bacchus , qu'à causer des
querelles ?

Affoiblir les plus sains : enlaidir les plus
belles ?

Souvent mener au Stix par de tristes che-
mins ?

Et nous irons chommer la peste des hu-
mains ?

Pour moi j'ai résolu de poursuivre ma
tâche.

Se donne qui voudra ce jour-ci du re-
lâche ;

Ces mains n'en prendront point. Je suis
encor d'avis

174 FABLES CHOISIES.

Que nous rendions le temps moins long
par des recits.

Toutes trois tour à tour racontons quel-
que histoire ;

Je pourrois retrouver sans peine en ma
memoire

Du Monarque des Dieux les divers chan-
gemens ;

Mais comme chacun sçait tous ces éve-
nemens ,

Difons ce que l'amour inspire à nos pa-
reilles :

Non toutefois qu'il faille en contant ses
merveilles.

Accoutumer nos cœurs à goûter son poi-
fon ;

Car, ainsi que Bacchus , il trouble la rai-
fon.

Recitons-nous les maux que ses biens
nous attirent.

Alcithoé se tut , & ses sœurs applaudi-
rent.

Après quelques momens , haussant un peu
la voix ,

Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'au-
trefois

Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale
tendresse :

Pyrame , c'est l'amant , eut Thisbé pour
maîtresse :

Jamais couple ne fut si bien assorti
qu'eux ;

L'un bien-fait , l'autre belle , agreables
tous deux ,

Tous deux dignes de plaire , ils s'aimèrent
sans peine ;

D'autant plutôt épris , qu'une invincible
haine

Divisant leurs parens , ces deux Amans
unit ,

176 FABLES CHOISIES.

Et concourut aux traits dont l'Amour se
servit.

Le hazard, non le choix, avoit rendu voi-
sines

Leurs maisons où regnoient ces guerres
intestines ;

Ce fut un avantage à leurs desirs nais-
sans.

Le cours en commença par des jeux in-
nocens ;

La première étincelle eut embrasé leur
ame

Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que
flâme.

Chacun favorisoit leurs transports mu-
tuels,

Mais c'étoit à l'insçu de leurs parens
cruels.

La défense est un charme ; on dit qu'elle
assaisonne

Les plaisirs , & sur tout ceux que l'amour
nous donne.

D'un des logis à l'autre , elle instruisit du
moins

Nos Amans à se dire avec signe leurs
soins.

Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
Il falut recourir à quelque autre mystère.

Un vieux mur entr'ouvert separoit leurs
maisons ,

Le temps avoit miné ses antiques cloi-
sons.

Là souvent de leurs maux ils déploroient
la cause ;

Les paroles passoient , mais c'étoit peu de
chose.

Se plaignant d'un tel fort , Pirame dit un
jour ,

Chere Thisbé , le Ciel veut qu'on s'aide
en amour ;

178 FABLES CHOISIES.

Nous avons à nous voir une peine in-
finie ;

Fuïons de nos parens l'injuste tyrannie :

J'en ai d'autres en Grece , ils se tiendront
heureux

Que vous daigniez chercher un azile chez
eux ;

Leur amitié, leurs biens , leur pouvoir ,
tout m'invite

A prendre le parti dont je vous solli-
cite.

C'est vôtre seul repos qui me le fait choi-
sir ,

Car je n'ose parler , hélas ! de mon desir ;
Faut-il à vôtre gloire en faire un sacri-
fice ?

De crainte des vains bruits faut-il que je
languisse ?

Ordonnez , j'y consens , tout me semble-
ra doux ;

Je vous aime Thisbé, moins pour moi que
pour vous.

J'en pourrois dire autant, lui repartit
l'Amante;

Vôtre amour étant pure, encor que vehé-
mente,

Je vous suivrai par tout : nôtre commun
repos,

Me doit mettre au-dessus de tous les vains
propos ;

Tant que de ma vertu je serai satisfaite ;

Je rirai des discours d'une langue indis-
crète,

Et m'abandonnerai sans crainte à vôtre
ardeur,

Contente que je suis des soins de ma pu-
deur.

Jugez ce que sentit Pirame à ces paroles ;
Je n'en fais point ici de peintures frivo-
les.

180 FABLES CHOISIES.

Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en
moi :

Vous-mêmes peignez - vous cet Amant
hors de foi.

Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Au-
rore ;

N'attendez point les traits que son char
fait éclore ;

Trouvez - vous aux degrez du terme de
Cérés ;

Là nous nous attendrons ; le rivage est
tout près ;

Une barque est au bord ; Les Rameurs , le
vent même,

Tout pour nôtre départ montre une hâte
extrême ;

L'augure en est heureux , nôtre sort va
changer ;

Et les Dieux sont pour nous , si je scai
bien juger.

Thibé consent à tout ; elle en donne pour
gage

Deux baisers par le mur arrêtez au pal-
sage.

Heureux mur ! tu devois servir mieux leur
desir ;

Ils n'obtinent de toi qu'une ombre de
plaisir.

Le lendemain Thibé sort & prévient Pi-
rame ;

L'impatience , hélas ! maîtresse de son
ame ,

La fait arriver seule & sans guide aux de-
grez ;

L'ombre & le jour luttoient dans les
champs azurez.

Une lionne vient , monstre imprimant la
crainte ;

D'un carnage recent sa gueule est toute
teinte.

182 FABLES CHOISIES.

Thibbé fuit, & son voile emporté par les
airs,

Source d'un sort cruel, tombe dans ces
deserts.

La lionne le voit, le fouille, le déchire,
Et l'ayant teint de sang, aux forêts se re-
tire.

Thibbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pirame arrive, & void ces vestiges tout
frais.

O Dieux ! que devient-il ? un froid court
dans ses veines ;

Il apperçoit le voile étendu dans ces
plaines :

Il le leve ; & le sang joint aux traces des
pas,

L'empêche de douter d'un funeste tré-
pas.

Thibbé, s'écria-t-il, Thibbé, je t'ai per-
due,

Te voila par ma faute au Enfers descen-
due !

Je l'ai voulu ; c'est moi qui suis le monstre
affreux

Par qui tu t'en vas voir le séjour tene-
breux :

Attens-moi , je te vais rejoindre aux rives
sombres ;

Mais m'oseraï-je à toi presenter chez les
Ombres ?

Jouis au moins du sang que je te vais of-
frir ,

Malheureux de n'avoir qu'une mort à
souffrir.

Il dit , & d'un poignard coupe aussi-tôt sa
trame.

Thibé vient ; Thibé void tomber son
cher Pirame.

Que devint-elle aussi ? tout lui manque à
la fois ,

184 FABLES CHOISIES.

Les sens , & les esprits aussi-bien que la
voix.

Elle revient enfin ; Cloton pour l'amour
d'elle

Laisse à Pirame ouvrir sa mourante pru-
nelle.

Il ne regarde point la lumière des Cieux ;

Sur Thisbé seulement il tourne encor les
yeux.

Il voudroit lui parler , sa langue est re-
tenue ;

Il témoigne mourir content de l'avoir
vûe.

Thisbé prend le poignard ; & découvrant
son sein ,

Je n'accuserai point , dit-elle , ton dessein ;

Bien moins encor l'erreur de ton ame
alarmée ;

Ce seroit t'accuser de m'avoir trop ai-
mée.

Je

Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que
mon cœur

N'a non plus que le tien mérité son mal-
heur.

Cher Amant, reçois donc ce triste sacri-
fice.

Sa main & le poignard font alors leur
office :

Elle tombe, & tombant range ses vête-
mens,

Dernier trait de pudeur, même aux der-
niers momens.

Les Nymphes d'alentour lui donnerent
des larmes ;

Et du sang des Amans teignirent par des
charmes

Le fruit d'un Meurier proche, & blanc
jusqu'à ce jour,

Eternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les Filles de Minées :

Q

186 FABLES CHOISIES.

L'une accusoit l'Amant , l'autre la desti-
née ,

Et toutes d'une voix conclurent que nos
cœurs

De cette passion devroient être vain-
queurs.

Elle meurt quelquefois avant qu'être con-
tente ;

L'est-elle ? elle devient aussi-tôt languis-
sante :

Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun
fruit ,

Et cependant l'hymen est ce qui la dé-
truit.

Il y joint, dit Climene , une âpre jalou-
sie.

Poison le plus cruel dont l'ame soit fai-
sie.

Je n'en veux pour témoin que l'erreur de
Procris.

Alcinôë ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont aussi leur mé-
rite.

J'acourcirai le temps ainsi qu'elle, à mon
tour.

Peu s'en faut que Phœbus ne partage le
jour.

A ses raïons perçans opposons quelques
voiles.

Voïons combien nos mains ont avancé nos
toiles.

Je veux que sur la mienne, avant que d'être
au soir,

Un progrès tout nouveau se fasse apperce-
voir :

Cependant donnez-moy quelque heure de
silence,

Ne vous rebutez point de mon peu d'élo-
quence;

188 FABLES CHOISIES.

Souffrez en les défauts ; & songez seule-
ment
Au fruit qu'on peut tirer de cet évène-
ment.

Cephale aimoit Procris , il étoit aimé
d'elle ;

Chacun se proposoit leur Hymen pour
modèle ;

Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de
doux

Combloit abondamment les vœux de ces
Epoux ;

Ils ne s'aimoient que trop ; leurs vœux &
leur tendresse

Approchoient des transports d'Amant & de
Maîtresse ;

Le Ciel même envia cette félicité ;

Cephale eut à combattre une Divini-
té.

LIVRE VII. 189

Il étoit jeune & beau , l'Aurore en fut
charmée ;

N'étant pas à ces biens , chez elle , accou-
tumée.

Nos belles cacheroient un pareil senti-
ment :

Chez les Divinités on en use autre-
ment.

Celle-cy déclara son amour à Céphale.

Il eut beau luy parler de la foy conjugale ;

Les jeunes Déeses qui n'ont qu'un vieil
Epoux ,

Ne se soumettent point à ces loix comme
nous.

La Déesse enleva ce Héros si fidelle :

De moderer ses feux il pria d'Immortelle.

Elle le fit ; l'amour devint simple ami-
tié :

Retournez , dit l'Aurore , avec votre moi-
tié.

190 FABLES CHOISIES.

**Je ne troublerai plus votre ardeur ni la
sienne ;**

**Recevez seulement des marques de la
mienne.**

**(C'étoit un javelot toujours feur de ses
coups.)**

**Un jour cette Procris qui ne vit que pour
vous ,**

Fera le désespoir de votre ame charmée ,

Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

**Tout Oracle est douteux ; & porte un dou-
ble sens ;**

**Celuy-cy mit d'abord notre Epoux en sus-
pens :**

**J'aurai regret aux vœux que j'ai formez
pour elle ;**

**Et comment ? N'est-ce point qu'elle m'est
infidelle ?**

**Ah finissent mes jours ! plutôt que de le
voir !**

Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.

Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance ;

S'en va trouver Procris , élève jusqu'aux
Cieux

Ses beautez qu'il soutient être dignes des
Dieux ;

Joint les pleurs aux soupirs comme un
Amant sçait faire,

Et ne peut s'éclaircir par cet art ordi-
naire.

Il falut recourir à ce qui porte coup ;
Aux presens ; il offrit, donna promet beau-
coup,

Promit tant que Procris lui parut incer-
taine.

Toute chose a son prix : voilà Cephale en
peine ;

190 FABLES CHOISIES.

Il renonce aux citez , s'en va dans les fo-
rêts ,

Conte aux vents , conte aux bois ses dé-
plaisirs secrets :

S' imagine en chassant dissiper son martyre ;

C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on
respire

Oblige d'implorer l'haleine des Zephirs.

Doux Vents , s'écrioit-il , prêtez-moi des
soupirs ,

Venez , legers Demons par qui nos champs
fleurissent :

Aure , fais-les venir ; je sçai qu'ils t'obeis-
sent ;

Ton emploi dans ces lieux est de tout
ranimer.

On l'entendit , on crut qu'il venoit de
nommer

Quelque objet de ses vœux autre que son
Epouse.

Elle

Elle en est avertie , & la voilà jalouse.

Maint voisin charitable entretient ses ennuis :

Je ne le puis plus voir , dit-elle , que les nuits.

Il aime donc cette Aure , & me quitte pour elle ?

Nous vous plaignons ; il l'aime , & sans cesse il l'appelle ;

Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois

Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.

Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.

Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne.

L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.

Elle en profite, hélas! & ne fait qu'y songer.

R

192 FABLES CHOISIES.

Les Amans sont toujours de legere
croïance .

S'ils pouvoient conserver un raïon de
prudence ,

(Je demande un grand poinct , la pru-
dence en amours)

Ils feroient aux rapports insensibles &
fourds.

Nôtre Epouse ne fut l'une ni l'autre
chose :

Elle se leve un jour ; & lorsque tout re-
pose ,

Que de l'aube au teint frais la charman-
te douceur

Force tout au sommeil , hormis quelque
Chasseur ,

Elle cherche Cephale ; un bois l'offre à sa
vue .

Il invoquoit déjà cette Aure preten-
duë.

Viens me voir , disoit-il , chere Déesse accours :

Je n'en puis plus , je meurs , fais que par ton secours

La peine que je sens se trouve foulagée.

L'Epouse se prétend par ces mots outragée ;

Elle croit y trouver , non le sens qu'ils cachent ,

Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.

O triste jalousie ! ô passion amere !

Fille d'un fol amour , que l'erreur a pour mere !

Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras ,

Sans voir encor par eux ce que l'on ne void pas.

Procris s'étoit cachée en la même retraite

194 FABLES CHOISIES.

Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure
secrete :

Il en sort ; & le bruit trompe aussi-tôt
l'Epoux.

Cephale prend le dard toujours seur de ses
coups ;

Le lance en cet endroit , & perce sa ja-
louse ;

Malheureux assassin d'une si chere Epouse.

Un cri lui fait d'abord soupçonner quel-
que erreur ;

Il accourt , void sa faute , & tout plein de
fureur ,

Du même javelot il veut s'ôter la vie.

L'Aurore & les Destins arrêtent cette en-
vie.

Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.

L'infortuné Mari sans cesse s'affligeant ,

Eût accru par ses pleurs le nombre des
fontaines ,

Si la Déesse enfin , pour terminer ses pei-
nes ,

N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât
ses jours ;

Triste fin d'un Hymen bien divers en son
cours.

Fuions ce nœud , mes Sœurs , je ne puis
trop le dire.

Jugez par le meilleur quel peut être le
pire.

S'il ne nous est permis d'aimer que sous
ses loix,

N'aimons point. Ce dessein fut pris par
toutes trois.

Toutes trois pour chasser de si tristes
pensées ,

A revoir leur travail se montrent empref-
sées.

Climene en un tissu riche , pénible , &
grand ,

196 FABLES CHOISIES.

Avoit presque achevé le fameux diffé-
rent

D'entre le Dieu des eaux & Pallas la sça-
vante.

On voïoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux
contesté,

Dépendoit du présent de chaque Dèité.
Neptune fit le sien d'un symbole de
guerre.

Un coup de son trident fit fortir de la
terre

Un animal fougueux, un Courfier plein
d'ardeur.

Chacun de ce présent admiroit la gran-
deur.

Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix est la marque as-
surée;

Elle emporta le prix, & nomma la Cité.

Athene offrit ses vœux à cette Deité.

Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,

Toutes sçachant broder, aussi sages que belles.

Les premières portoient force presens divers.

Tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers.

Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.

Climene aiant enfin reploïé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son recit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,

Je suivrai toutefois la matiere imposée.

Telamon pour Cloris avoit l'ame embrasée :

128 FABLES CHOISIES.

Cloris pour Telamon brûloit de son
côté.

La naissance , l'esprit , les graces , la
beauté ;

Tout se trouvoit en eux , hormis ce que
les hommes

Font marcher avant tout dans ce siecle où
nous sommes.

Ce sont les biens , c'est l'or , merite uni-
versel.

Ces Amans , quoi-qu'épris d'un desir mu-
tuel ,

N'osoient au blond Hymen sacrifier en-
core ;

Faute de ce métal que tout le monde
adore.

Amour s'en passeroit , l'autre état ne le
peut :

Soit raison , soit abus , le Sort ainsi le
veut.

Cette loi qui corrompt les douceurs de la
vie ,

Fut par le jeune Amant d'une autre erreur
suivie.

Le Démon des Combats vint troubler
l'Univers.

Un Pais contesté par des Peuples divers
Engagea Telamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse mi-
lice.

Cloris y consentit , mais non pas sans
douleur.

Il voulut meriter son estime & son
cœur.

Pendant que ses exploits terminent la que-
relle ,

Un parent de Cloris meurt , & laisse à la
Belle

D'amples possessions & d'immenses tre-
sors :

200 FABLES CHOISIES.

Il habitoit les lieux où Mars regnoit
alors.

La Belle s'y transporte , & par tout ré-
vérée ,

Par tout , des deux partis Cloris confi-
derée ,

Void de ses propres yeux les champs où
Telamon

Venoit de consacrer un trophée à son
nom.

Lui de sa part accourt , & tout couvert
de gloire

Il offre à ses amours les fruits de sa vic-
toire.

Leur rencontre se fit non loin de l'éle-
ment

Qui doit être évité de tout heureux
Amant.

Des ce jour l'âge d'or les eût joints sans
mystère ;

LIVRE VII. 201

L'âge de fer en tout a coutume d'en
faire.

Cloris ne voulut donc couronner tous ces
biens

Qu'au sein de sa Patrie , & de l'aveu des
siens.

Tout chemin, hors la mer, alongeant leur
souffrance,

Ils commettent aux flots cette douce es-
perance.

Zephyre les suivoit, quand presque en
arrivant

Un Pirate survient, prend le dessus du
vent,

Les attaque, les bat. En vain par sa vail-
lance

Telamon jusqu'au bout porte la résis-
tance.

Après un long combat son parti fut dé-
fait ;

202 FABLES CHOISIES.

Lui pris ; & ses efforts n'eurent pour tout effet

Qu'un esclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire !

Le sort sans respecter ni son sang ni sa gloire ,

Ni son bonheur prochain , ni les vœux de Cloris ,

Le fit être forçat aussi-tôt qu'il fut pris.

Le destin ne fut pas à Cloris si contraire ;

Un celebre Marchand l'achète du Cor-faire :

Il l'emmene ; & bien-tôt la Belle , malgré soi ,

Au milieu de ses fers , range tout sous sa loi.

L'Epouse du Marchand la void avec tendresse.

Ils en font leur Compagne , & leur fils sa Maîtresse.

Chacun vent cet Hymen : Cloris à leurs
desirs

Répondoit seulement par de profonds
soupirs.

Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux
langage :

Vous soupirez toujours, toujours votre
visage

Baigné de pleurs nous marque un déplai-
sir secret.

Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-
ils à regret

Ce que peuvent leurs traits, & l'excez de
ma flâme ?

Rien ne vous force ici, découvrez-nous
votre ame ;

Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, & non
pas vous ;

Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'af-
fez doux ?

204 FABLES CHOISIES.

Parlez, nous sommes prêts à changer de
demeure ;

Mes parens m'ont promis de partir tout-
à-l'heure.

Regretez-vous les biens que vous avez
perdus ?

Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez
plus.

J'en sçai qui l'agréroient ; j'ai sçû plaire
à plus d'une ;

Pour vous, vous méritez toute une autre
fortune.

Quelle que soit la nôtre, usez-en, vous
voïez

Ce que nous possédons, & nous même à
vos pieds.

Ainsi parle Damon, & Cloris toute en
larmes,

Lui répond en ces mots accompagnez de
charmes.

Vos moindres qualitez , & cet heureux séjour

Même aux Filles des Dieux donneroient
de l'amour ;

Jugez donc si Cloris esclave & malheureuse ,

Void l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.

Je sçai quel est leur prix ; mais de les accepter ,

Je ne puis ; & voudrois vous pouvoir écouter.

Ce qui me le défend , ce n'est point l'esclavage ;

Si toujours la naissance éleva mon courage ,

Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis

Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.

206 FABLES CHOISIES.

Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)

Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.

Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers ;

Je prétens le chérir encor dans les enfers.

Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?

Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ,

Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux ,

Et doublement, esclave est indigne de vous.

Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle :

Fuions, dit-il en soi, j'oublierai cette Belle,

Tout

Tout passe , & même un jour ses larmes
passeront :

Voïons ce que l'absence & le temps pro-
duiront.

A ces mots il s'embarque ; & quittant le
rivage ,

Il court de mer & mer , aborde en lieu
sauvage ;

Trouve des malheureux de leur fers écha-
pez ,

Et sur le bord d'un bois à chasser occu-
pez.

Telamon , de ce nombre , avoit brisé sa
chaîne ;

Aux regards de Damon il se presente à
peine ,

Que son air , sa fierté , son esprit , tous
enfin

Fait qu'à l'abord Damon admire son des-
tin ,

208 FABLES CHOISIES.

Puis le plaint , puis l'emmeine , & puis
lui dit sa flâne.

D'une Esclave , dit-il , je n'ai pû toucher
l'ame :

Elle cherit un mort ! un mort, ce qui n'est
plus

L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont
superflus.

Là-dessus de Cloris il lui fait la peinture.

Telamon dans son ame admire l'avan-
ture ,

Diffimule , & se laisse emmener au séjour

Où Cloris lui conserve un si parfait
amour.

Comme il vouloit cacher avec soin sa for-
tune ,

Nulle peine pour lui n'étoit vile & com-
mune.

On apprend leur retour , & leur débar-
quement ;

Cloris se presentant à l'un & l'autre A-
mant ,

Reconnoît Telamon sous un faix qui l'ac-
cable ;

Ses chagrins le rendoient pourtant mécon-
noissable ;

Un œil indifférent à le voir eût erré ,

Tant la peine & l'amour l'avoient défi-
guré.

Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain
obstacle ;

Cloris le reconnoît , & tombe à ce spec-
tacle ;

Elle perd tous ses sens & de honte & d'a-
mour.

Telamon d'autre part tombe presque à son
tour ;

On demande à Cloris la cause de sa
peine ?

Elle la dit, ce fut sans s'attirer de haine ;

210 FABLES CHOISIES.

Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.

Damon dit que son zèle avoit changé de face.

On le crut. Cependant, quoi-qu'on dise & qu'on fasse,

D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir

Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.

On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle

À sceller de l'Hymen une union si belle ;
Et par un sentiment à qui rien n'est égal,

Il pria ses parens de doter son Rival.

Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'Hyménée.

Le soir étant venu de l'heureuse journée,

Les nôtres se faisoient à l'ombre d'un or-
meau :

L'enfant d'un voisin vid s'y percher un
corbeau :

Il fait partir de l'arc une fleche mau-
dite ,

Perce les deux Epoux d'une atteinte su-
bite.

Cloris mourut du coup , non sans que son
Amant

Attirât ses regards en ce dernier mo-
ment.

Il s'écrie en voïant finir ses destinées ;

Quoi ! la parque a tranché le cours de ses
années ?

Dieux , qui l'avez voulu , ne suffisoit-il
pas

Que la haine du Sort avançât mon trépas ?

En achevant ces mots il acheva de vi-
vre ;

212 FABLES CHOISIES.

Son amour , non le coup , l'obligea de la
suivre ;

Blessé legerement il passa chez les morts ;
Le Styx vid nos Epoux accourir sur ses
bords ;

Même accident finit leurs précieuses tra-
mes ;

Même tombe eut leurs corps , même se-
jour leurs ames.

Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est
peu seur)

Que chacun d'eux devint statuë & marbre
dur.

Le couple infortuné face à face repose,
Je ne garantis point cette metamorpho-
se ;

On en doute. On le croit plus que vous
ne pensez ,

Dit Climene ; & cherchant dans les siècles
passez.

Quelque exemple d'amour & de vertu
parfaite ,

Tout ceci me fut dit par le sage Inter-
prete.

J'admirai , je plains ces Amans malheu-
reux ;

On les alloit unir ; tout concouroit pour
eux ;

Ils touchoient au moment ; l'attente en
étoit sûre ;

Helas ! il n'en est point de telle en la
nature ;

Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos
mains ;

Les Dieux se font un jeu de l'espoir des
humains.

Laissons , reprit Iris , cette triste pen-
sée.

La Fête est vers sa fin , grace au Ciel
avancée ;

214 FABLES CHOISIES.

Et nous avons passé tout ce temps en recits ,

Capables d'affliger les moins sombres esprits !

Effaçons , s'il se peut , leur image funeste :

Je pretends de ce jour mieux emploïer le reste ;

Et dire un changement , non de corps ,
mais de cœur :

Le miracle en est grand ; Amour en fut
l'auteur :

Il en fait tous les jours de diverse manière.

Je changerai de stile en changeant de matière.

Zoon plaïsoit aux yeux , mais ce n'est pas assez :

Son peu d'esprit , son humeur sombre,
Rendoient

Rendoient ces talens mal placez :

Il fuïoit les citez, il ne cherchoit que l'ombre,
bre,

Vivoit parmi les bois concitoïen des ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses
jours.

Nous avons condamné l'amour, m'allez-
vous dire ;

J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'ap-
prouve pas

Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.

He quoi, ce long repos est-il d'un si grand
prix ?

Les morts sont donc heureux ; ce n'est pas
mon avis.

Je veux des passions ; & si l'état le pire

Est le neant, je ne sçai point

De neant plus complet qu'un cœur froid
à ce point.

216 FABLES CHOISIES.

Zoon n'aimant donc rien , ne s'aimant pas
lui-même ,

Vid Iole endormie , & le voilà frapé ;

Voilà son cœur développé.

Amour par son sçavoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un heros^o
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son
repos :

Il regarde en tremblant cette jeune mer-
veille.

A la fin Iole s'éveille :

Surprise & dans l'étonnement ,

Elle veut fuir , mais son Amant

L'arrête , & lui tient ce langage :

Rare & charmant objet , pourquoi me
fuiez-vous ?

Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si
sauvage :

C'est l'effet de vos traits , aussi puissans
que doux :

Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison
donnée.

Souffrez que vivant sous vos loix
J'emploie à vous servir des biens que je
vous dois.

Iole à ce discours encor plus étonnée,
Rougit, & sans répondre elle court au
hameau,

Et raconte à chacun ce miracle nouveau.

Ses Compagnes d'abord s'assemblent au-
tour d'elle :

Zoon suit en triomphe, & chacun applau-
dit.

Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout
ce qu'il fit,

Ni les soins pour plaire à la Belle.

Leur hymen se conclut : un Satrape voi-
sin,

Le propre jour de cette fête,

Enleve à Zoon sa conquête.

218 FABLES CHOISIES.

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.

Zoon accourt au bruit , recouvre ce cher gage ,

Poursuit le ravisseur , & le joint , & l'engage

En un combat de main à main.

Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.

Le Satrape vaincu trouve encor du refuge

En la bonté de son rival.

Helas ! cette bonté lui devint inutile ;

Il mourut du regret de cet hymen fatal.

Aux plus infortunez la tombe sert d'azile.

Il prit pour heritiere, en finissant ses jours,

Iole qui mouïlla de pleurs son Mausolée.

Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?

Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours,

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;

Et ses sœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire

C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé ;

Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?

Quel charme de s'ouïr louer par une bouche

Qui même sans s'ouvrir nous enchante & nous touche.

Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remors dans leur profane sein.

Bacchus entre , & sa cour, confus & long
corège :

Où sont, dit-il, ces Sœurs à la main sacrilège ?

Que Pallas les défende, & vienne en leur
faveur

220 FABLES CHOISIES.

Opposer son *Ægide* à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur of-
fence :

Voïez ; & qu'on se rie après de ma puis-
sance.

Il n'eut pas dit, qu'on vid trois monstres
au plancher,

Aïlez, noirs & velus, en un coin s'attacher.

On cherché les trois Sœurs ; on n'en void
nulle trace :

Leurs métiers sont brisez, on élève en leur
place

Une Chapelle au Dieu , pere du vrai
Nectar.

Pallas a beau se plaindre, elle a beau pren-
dre part

Au destin de ces Sœurs par elle prote-
gées.

Quand quelque Dieu voyant ses bontez
negligées,

LIVRE VII. 223

Nous fait sentir son ire ; un autre n'y peut
rien :

L'Olympe s'entretient en paix par ce
moïen.

Profitons , s'il se peut , d'un si fameux
exemple.

Chommons : c'est faire assez qu'aller de
Temple en Temple

Rendre à chaque Immortel les vœux qui
lui sont dûs :

Les jours donnez aux Dieux ne sont ja-
mais perdus.





F A B L E X X I X .

Le Juge Arbitre , l'Hospitalier , & le Solitaire.



Rois Saints également jaloux de
leur salut ,
Portez d'un même esprit , ten-
doient à même but.

Ils s'y prirent tous trois par des routes di-
verses.

LIVRE VII. 225

Tous chemins vont à Rome : ainsi nos

Concurrens

Crurent pouvoir choisir des sentiers diffé-
rens.

L'un touché des soucis , des longueurs ,
des traverses

Qu'en appanage on voit aux Procès attachez ,

S'offrit de les juger sans récompense au-
cune ,

Peu soigneux d'établir icy-bas sa fortune.

Depuis qu'il est des Loix , l'Homme pour
ses pechez

Se condamne à plaider la moitié de sa
vie.

La moitié ? les trois quarts , & bien sou-
vent le tout.

Le Conciliateur crut qu'il viendrait à
bout

De guérir cette folle & détestable envie.

226 FABLES CHOISIES.

Le second de nos Saints choisit les Hôpi-
taux.

Je le louë ; & le soin de soulager ces maux
Est une charité que je préfère aux autres.

Les Malades d'alors étant tels que les nô-
tres ,

Donnoient de l'exercice au pauvre Hospi-
talier ;

Chagrins , impatiens , & se plaignant sans
cesse :

Il a pour tels & tels un soin particulier ;
Ce sont ses amis ; il nous laisse.

Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'em-
barras

Où se trouva réduit l'Appointeur de dé-
bats.

Aucun n'étoit content ; la Sentence arbi-
trale

A nul des deux ne convenoit :

Jamais le Juge ne tenoit

D

Il

T

A

V

I

J

J

A leur gré la balance égale.

De semblables discours rebutoient l'Ap-
pointeur.

Il court aux Hôpitaux, va voir leur Di-
recteur.

Tous deux ne recueillant que plainte &
que murmure,

Affligez, & contraints de quitter ces em-
plois,

Vont confier leur peine au silence des bois.

Là sous d'âpres rochers, près d'une source
pure,

Lieu respecté des vents, ignoré du Soleil,

Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent
conseil.

Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-
même.

Qui mieux que vous sçait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des
soins

226 FABLES CHOISIES.

Qu'impose à tous mortels la Majesté Suprême.

Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :

Chercher ailleurs ce bien , est une erreur extrême.

Troublez l'eau ; vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.

Mes Freres , dit le Saint , laissez la reposer ;

Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au desert.

Ainsi parla le Solitaire.

Il fut crû , l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.

Puisqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade ,

Il faut des Medecins, il faut des Avocats.

Ces secours , grace à Dieu , ne nous manqueront pas ;

Les honneurs & le gain , tout me le persuade.

Cependant on s'oublie en ces communs besoins.

O vous dont le Public emporte tous les soins ,

Magistrats , Princes , & Ministres ,

Vous que doivent troubler mille accidens sinistres ,

Que le malheur abbat , que le bonheur corrompt ,

228 FABLES CHOISIES.

Vous ne vous voïez point , vous ne voïez
personne.

Si quelque bon moment à ces penfers
vous donne ,

Quelque flateur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces Ouvrages :

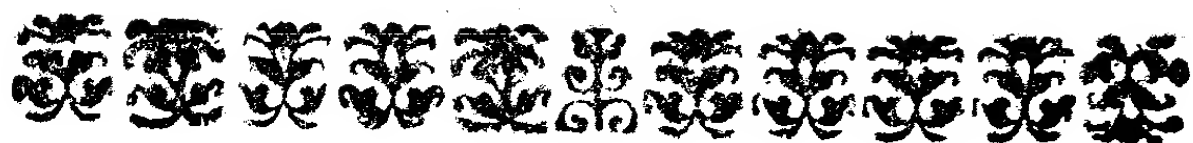
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !

Je la presente aux Rois , je la propose aux
Sages ;

Par où sçaurois-je mieux finir ?

F I N.





T A B L E

DES FABLES CONTENUES dans ce Volume.

I. FABLE. <i>L</i> Es Compagnons d'Ulisse.	1
II. Le Chat & les deux Moineaux	10
III. Du Thesauriseur & du Singe.	14
IV. Les deux Chèvres.	18
<i>A</i> Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée le Chat & la Souris.	22
V. Le vieux Chat & la jeune Souris.	25
VI. Le Cerf malade.	28
VII. La Chauve-Souris, le Buisson, & le Canard.	31
VIII. La querelle des Chiens & des Chats, celle des Chats & des Souris.	35
IX. Le Loup & le Renard.	40
X. L'Ecrevisse & sa Fille.	49
XI. L'Aigle & la Pie.	50
XII. Le Milan, le Roi, & le Chasseur.	53
XIII. Le Renard, les Monches, & le He- rison.	63
XIV. L'Amour & la Folie.	66

TABLE.

XV. <i>Le Corbeau, la Gazelle, la Tortuë, & le Rat.</i>	69
XVI. <i>La Forest & le Bûcheron.</i>	79
XVII. <i>Le Renard, le Loup, & le Che- val.</i>	82
XVIII. <i>Le Renard & les Poulets d'In- de.</i>	86
XIX. <i>Le Singe.</i>	89
XX. <i>Le Philosophe Scitbe.</i>	91
XXI. <i>L'Elephant, & le Singe de Ju- piter.</i>	95
XXII. <i>Un Fou & un Sage.</i>	99
XXIII. <i>Le Renard Anglois.</i>	102
XXIV. <i>Daphnis & Alcimadure.</i>	109
XXV. <i>Philemon & Baucis.</i>	117
XXVI. <i>La Matrone d'Ephese.</i>	136
XXVII. <i>Belphegor.</i>	156
XXVIII. <i>Les Filles de Minée.</i>	171
XXIX. <i>Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.</i>	222

Fin de la Table.

